



Calque et Dupain Imp. de la Calandre 19

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29^e année. Août 1861

Ayuntamiento de Madrid

N^o VIII

Amsterdam, Deutscherweg 70^{ste} Porte de Cologne

Amsterdam, Deutscherweg 70^{ste} Porte de Cologne

CAUSERIE ARTISTIQUE

MICHEL-ANGE

Deuxième article.

Représentez-vous donc, mesdemoiselles, la chapelle attenant à l'église Saint-Laurent, toute blanche et simple dans son ordonnance d'architecture; de chaque côté, c'est-à-dire en face l'un de l'autre, sont les sarcophages de Laurent et de Julien de Médicis, et au-dessus des sarcophages leurs statues, puis ces grandes et terribles figures de *l'Aurore* et du *Crépuscule*, du *Jour* et de la *Nuit*. Pourquoi les avoir appelées ainsi? Je ne sais. La *Nuit* seule indique clairement son sujet. Quant aux autres, l'induction et peut-être le simple besoin d'attacher un des noms de la langue vulgaire à ces choses plus hautes que le niveau des conceptions humaines, ont sans doute déterminé les noms qu'elles portent.

Cette chapelle, qui est la sacristie nouvelle de San Lorenzo, a été construite par Michel-Ange lui-même. Nous le rencontrons donc ici en même temps comme architecte et comme statuaire. Rien n'est plus différent. Son génie sculptural si fougueux ne semble pas partir de la même source que son génie architectural si calme. La chapelle est carrée et tout simplement décorée d'un ordre grec. Outre les tombeaux de Julien et de Laurent II, le père de Catherine de Médicis, elle ne contient qu'un groupe non terminé de Michel-Ange, la *Vierge et l'Enfant Jésus*, et les statues de saint Cosme, par Montorsoli, et de saint Damien, par Raffaello di Montelupo. D'ailleurs, nulle peinture, nul ornement. Les Florentins ont senti que le décor était complet. Laurent II, dans une attitude rêveuse et profondément absorbée, a été surnommé *il Pensieroso*. Julien, calme et froid, autant que peut l'être une figure taillée par Michel-Ange, porte sur ses genoux le bâton du commandement.

Les chercheurs ont voulu trouver une raison et un symbole dans les deux statues des ducs de Florence comme dans les figures allégoriques qui les accompagnent. Laurent représente, suivant eux, la *vie contemplative*, et Julien la *vie active*. Mais nulle raison fondée n'autorise ou ne justifie ces inductions. Il est difficile même de définir absolument le caractère des deux monuments dans cette chapelle. L'impression est immense, voilà tout.

En se rapportant à l'époque de la vie de Michel-Ange où ces tombeaux furent élevés, on conçoit cette

empreinte austère et désolée qu'il leur a donnée. Il n'était plus jeune; il avait contracté cette misanthropie un peu hautaine qui caractérisa sa vieillesse. Le fier républicain voyait sa patrie asservie et sans espoir de recouvrer les mâles vertus de l'indépendance. Attaché aux Médicis par gratitude pour les anciens bienfaits de Laurent le Magnifique, en même temps l'adversaire des princes débauchés et tyrans qui avaient succédé aux premiers ducs, il vivait à l'écart, sombre et farouche comme un vieux Brutus.

Nous avons un peu anticipé, mesdemoiselles; voici que je vous parle de Michel-Ange vieux, et nous n'avons pas encore achevé la revue des ouvrages de Michel-Ange dans la force de l'âge. Mais j'en voudrais finir avec le statuaire. Comme si l'on pouvait finir de penser, de rêver, en face des œuvres de Michel-Ange!

C'est après avoir peint la voûte de la chapelle Sixtine, mais avant de peindre le *Jugement dernier*, que le Buonarroti commença le tombeau des Médicis. Il avait été renvoyé de Rome à Florence par Léon X, qui était un des fils de Laurent le Magnifique, un des anciens condisciples de Michel-Ange, comme je dois vous l'avoir dit, et qui voulait élever des monuments à la gloire de sa patrie et de sa famille.

Tandis qu'il élevait aux Médicis les tombeaux de la chapelle Laurentienne, Michel-Ange, qui s'identifiait si bien au génie de Dante, conçut le projet de lui construire un monument à Florence. L'académie de S^{te} Marie-Nouvelle fit à ce sujet une pétition au pape dont cela dépendait beaucoup, puisque Michel-Ange était à son service. L'auteur du tombeau de Jules II apostilla la pétition en ces termes : « Moi, Michel-Ange, sculpteur, je supplie aussi Votre Sainteté, et je m'offre » à faire convenablement le tombeau du divin poète » dans un endroit honorable de la ville. » Mais le pape accueillit froidement cette supplique. Il avait ses projets sur le talent de Michel-Ange.

C'est à cette époque de la vie de Michel-Ange qu'il faut placer sa rencontre avec Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, l'illustre et chaste amie du peintre et du statuaire, la Béatrix du poète.

Je ne saurais, mesdemoiselles, vous raconter la vie de Michel-Ange, sans y faire présider cette admirable

femme, dont l'histoire a conservé le type comme un modèle unique, presque, de vertu, de talent et d'intelligence.

Vittoria Colonna avait reçu l'éducation la plus complète et la plus étendue : elle savait les langues anciennes, l'éloquence, la poésie, la théologie : tout. A dix-sept ans elle fut mariée à Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, qu'elle aimait profondément tant qu'il vécut, et auquel son cœur demeura fidèle par delà le trépas.

Car lorsqu'elle fut veuve elle se retira au couvent. L'Italie tout entière admirait Vittoria, qui était belle autant que vertueuse et instruite. Michel-Ange s'éprit d'elle comme d'un idéal supérieur à tous les amours terrestres ; il ne voulait pas se marier. « J'ai une femme de trop qui m'a toujours persécuté, disait-il, c'est mon art ; et mes ouvrages sont mes enfants. » On ne lui a jamais connu de sentiments tendres. La respectueuse admiration qu'il ressentait pour Vittoria Colonna domina sa vie.

Je veux vous citer un des sonnets de Michel-Ange qui vous peindra, mieux que je ne saurais faire, son culte pour l'art et pour sa dame, comme on disait encore en ce temps, où la chevalerie était en honneur :

Sur la Statuaire

« Comment se fait-il, et cependant l'expérience le prouve, qu'une figure tirée d'un bloc insensible et brut ait une plus longue existence que l'homme dont elle fut l'ouvrage, et qui, lui-même, au bout d'une brève carrière tombe sous les coups de la mort ? »

« L'effet ici l'emporte sur la cause, et l'art triomphe de la nature même. Je le sais, moi, pour qui la sublime sculpture ne cesse d'être une amie fidèle, tandis que le temps, chaque jour, trompe mes espérances.

« Peut-être puis-je, ô mon amie ! nous assurer à tous deux un long souvenir dans la mémoire des hommes, en confiant à la toile ou au marbre nos traits et nos sentiments.

« Mille ans après nous encore, on saura quel fut mon amour pour toi ; on verra combien tu fus belle et combien j'eus raison de t'aimer. »

Voici encore un madrigal sur le même sujet :

« Il me fut accordé en naissant, comme un gage assuré de ma vocation, ce sentiment du beau qui, dans deux arts, me guide et m'éclaire ; mais croyez-moi, lui seul élève nos regards jusqu'à cette hauteur que je m'efforce d'atteindre en peignant ou en sculptant. Laissons des esprits téméraires et grossiers ne chercher que dans les objets matériels ce beau qui émeut, qui transporte les esprits supérieurs jusqu'au ciel. Des yeux atteints de cette infirmité ne peuvent pas s'élever des objets mortels jusque vers Dieu, ni parvenir là où la faveur divine seule peut conduire. »

Puisque je vous initie à la poésie de Michel-Ange, je ne saurais passer, mesdemoiselles, sans vous citer le quatrain que fit Strozzi, sur la *Nuit* du tombeau des Médicis, lorsque Michel-Ange l'eut terminé, vers 1527, et celui que le maître répondit :

La notte, che tu vedì in sì dolci atti
Dormire, fù da un angelo scolpita
In questo sasso ; e, perchè dorme, la vita ;
Destala, se no'l credi, e parlaratti.

« La nuit que tu vois dormir en si doux abandon, fut sculptée par un ange. Puisqu'elle dort, elle est vivante : Eveille-la, si tu ne le crois pas, elle te parlera. »

Le quatrain de Michel-Ange exprime bien l'amertume de son âme blessée :

Grato mi è il sonno, e più l'esser di sasso.
Mentre che il danno et la vergogna dura,
Non veder, non sentir m'è gran ventura ;
Però non mi destar : deh ! parla basso !

« Grâce m'est le sommeil, et plus, d'être de marbre ; tandis que règnent la bassesse et la honte, ne pas voir, ne pas sentir m'est un bonheur. Ne m'éveille donc pas. Chut ! parle bas ! »

Le pontificat de Léon X, tant illustré par Raphaël, fut moins glorieux pour Michel-Ange qui se vit tour à tour appelé par le pape à des travaux divers qu'on ne lui laissait pas le temps d'achever. Ainsi, les tombeaux de la chapelle Laurentienne furent quittés, repris, et finalement terminés sept ans après la mort du pape qui les avait commandés, sous le règne de Clément VII.

Tandis que Michel-Ange achevait ces tombeaux, il se produisit à Florence une réaction violente contre les Médicis. Ils furent chassés ; Charles-Quint prit fait et cause pour eux et prétendit les rétablir à main armée. Le pape se joignit à lui, en cette circonstance ; les Florentins décidés à se défendre et à soutenir le siège de leurs villes, s'adressèrent à Michel-Ange comme à l'ingénieur le plus capable de fortifier Florence. Après avoir hésité, toujours par répugnance, à combattre les Médicis, dont pourtant il souhaitait si vivement d'affranchir sa patrie, il accepta, pensant que c'était son devoir de citoyen. Alors il se mit à l'œuvre avec une activité prodigieuse. Les ouvrages qu'il fit subsister encore et sont particulièrement estimés des connaisseurs en génie militaire ; Vauban les admirait. C'est surtout du côté de la colline de San Miniato qu'il protégea la ville.

San Miniato, qui domine Florence, est une basilique romane, tout à fait construite dans le style des premières églises chrétiennes. Vous savez sans doute, mesdemoiselles, que les *basiliques* diffèrent des cathédrales par diverses dispositions architecturales. La principale, c'est que le maître-autel est tourné vers l'abside, de telle sorte que le prêtre officiant se trouve en face de l'assistance. Mais les premières basiliques, d'origine toute païenne, étaient, avant l'établissement du christianisme, des monuments municipaux, des sortes de *mairies* où se réglaient les affaires civiles d'une certaine agglomération de peuple. Les chrétiens, trouvant ces édifices tout construits, les prirent, sous Constantin, pour y célébrer les saints mystères et aussi pour se réunir en assemblées et délibérer de leurs affaires, écouter leurs prédicateurs, etc. Naturellement on construisit les premières églises sur le même type ; voilà pourquoi les églises les plus anciennes sont des basiliques. San-Miniato date de 1113. On y remarque des peintures de ce Spinello d'Arezzo dont je vous ai parlé à propos du campo Santo de Pise, et une belle mosaïque. Comme tant d'autres églises de Florence, San Miniato est revêtue de marbres noirs et blancs alternés. Il y a des tombes pleines d'églises ; elles s'étendent jusque sous le péristyle. Il y en a d'anciennes, et plus encore de nouvelles,



Paris, Imp. Galigny et Duguart, r. de la Colombe 12

Louis Paul

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29^e Année, Août 1861.

Amsterdam Desterbecq, Rue du Casino 10⁴ Porte de Cologne.

Ayuntamiento de Madrid

N^o VIII.

Amsterdam Desterbecq, Nieuwoudtsh. Door S. W. de Graaf.

car il est de mode d'y faire ensevelir ses parents. C'est sur l'une des plus nouvelles, à l'entrée du porche, que j'ai lu cette touchante épitaphe :

GIUSEPPE VERACCI

Che sventurato e povero

Visso onesto ed amato

Mori a trent' anni.

Mais j'ai tant encore à vous parler de Michel-Ange, que je ne saurais m'arrêter à mille détails descriptifs que j'aimerais à vous donner. Retournons donc, je vous prie, aux fortifications, c'est-à-dire un peu plus bas que l'église. Ce point était le point capital de la défense de Florence. Michel-Ange demeura dans le fort et commanda lui-même pendant les six premiers mois du siège, ne voulant s'en remettre à personne du soin de bien défendre sa patrie, « et lorsqu'il descendait dans la ville, dit Vasari, c'était pour travailler furtivement aux statues de San Lorenzo ».

Etrange caractère, mesdemoiselles, que celui de ce patriote austère, qui sculpte avec amour les tombes de ses maîtres en même temps qu'il défend contre leurs fils la liberté de sa patrie ! Michel-Ange est là tout entier.

Mais que pouvait Florence contre les armées réunies du pape et de l'Empereur ? Elle tint un an, toutefois, grâce à Michel-Ange ; et ce n'était pas seulement contre les ennemis du dehors qu'il fallait combattre. Au dedans, les Médicis comptaient beaucoup de partisans et de créatures. Ils soudoyaient des traîtres. Ce fut l'un de ces traîtres, Malatesta, qui livra la ville, par la porte romaine, le 12 août 1530.

Michel-Ange, fugitif et proscrit, se cacha dans la tour Saint-Nicolas. Mais après la victoire le pape ne pouvait lui garder rancune. Il avait besoin de lui, d'ailleurs, pour terminer les tombeaux de saint Laurent encore inachevés, et surtout les grands travaux de Rome. Le pape, c'était alors Clément VII. Bientôt ce fut Paul III ; car ils se succédèrent vite les pontifes du Vatican, qui montent déjà vieillards sur le trône de saint Pierre.

D'abord, Clément et Paul voulurent voir terminer à Michel-Ange les peintures de la Sixtine, dont la voûte seule avait été peinte vingt-cinq ans auparavant sous le pontificat de Jules II, comme je vous l'ai dit. Il fut convenu que Michel-Ange exécuterait aux deux extrémités deux grandes fresques : *la Chute des Anges rebelles* et *le Jugement dernier*. La première, pour laquelle Michel-Ange fit des projets et des études, ne fut jamais exécutée. Quant au *Jugement dernier*, cette merveilleuse page que l'opinion populaire regarde comme le chef-d'œuvre du maître, il fut commencé en 1533 et terminé en 1541. Entre temps Michel-Ange travaillait à l'achèvement du tombeau de Jules II, d'après les plans réduits qui ont été suivis. Il ne voulut jamais abandonner ce tombeau, malgré le peu de chaleur que mirent à le voir s'achever les papes successeurs de Jules.

Une chose digne de remarque, c'est que Michel-Ange, si passionnément épris de la sculpture, ne peignit ses plus beaux ouvrages qu'à son corps défendant. Nous l'avons vu résister de tout son pouvoir à Jules II, lorsqu'il lui fit quitter son tombeau pour peindre la voûte de la chapelle Sixtine. C'est encore avec regret qu'il laissa le marbre pour les enduits de

la fresque. A toutes forces, Michel-Ange voulait être sculpteur plus que peintre.

Peut-être avait-il raison. Oui, j'oserais le dire, bien qu'après l'admiration des siècles une telle affirmation semble peut-être bien hardie : Michel-Ange est plus grand comme sculpteur que comme peintre.

Michel-Ange a eu, non pas plusieurs manières, mais plusieurs périodes dans son talent, et la dernière, à mon sens, exagère les mouvements violents, les attitudes contournées. C'était l'empreinte de son âme tourmentée qu'il mettait sur les vastes murailles de la Sixtine. Son génie procède de la même source que le génie du Dante, et s'il a vu les affres de l'enfer dans ses rêves, il ne voit pas, comme Raphaël, les splendeurs du ciel. Dante a peint le paradis comme Michel-Ange a fait des madones. Mais ce n'est pas par ce côté de leur talent qu'ils nous prennent l'âme.

Le Jugement dernier, même en ce temps où l'art avait tous les privilèges, suscita bien des réclamations ; le paganisme s'y montrait trop à côté du christianisme. Biagio da Cesena, maître des cérémonies du pape Paul III, osa dire que ce tableau conviendrait mieux à un cabaret qu'à la chapelle du pape. Michel-Ange entendit le propos et peignit l'infortuné Biagio au milieu des damnés sous les traits de Minos.

Biagio alla se plaindre au pape.

« Où dis-tu que ce terrible Michel-Ange t'a placé ? demanda en riant le pontife, qui n'était pas de l'avis de son maître des cérémonies.

— Dans l'enfer.

— Hélas ! s'il ne t'avait mis qu'en purgatoire, je t'en tirerais ; mais puisque tu es en enfer, je n'y puis rien ; restes-y. »

Après *le Jugement dernier*, Michel-Ange exécuta encore deux fresques dans la chapelle Pauline, que Paul III venait de faire construire, *le Crucifiement de saint Pierre* et *la Conversion de saint Paul*.

Il avait alors soixante-quinze ans.

Pour les hommes ordinaires, c'eût été la vieillesse, presque la caducité. Mais Michel-Ange appartenait à la race des Titans. Plein de verdeur et d'énergie, il devait alors couronner son œuvre par le plus gigantesque des monuments humains, la coupole de Saint-Pierre.

Déjà il avait construit les fortifications du Borgo, malgré la jalousie de San Gallo, qui était architecte de Saint-Pierre comme l'avait été Bramante ; puis les bâtiments du Capitole et l'entablement du palais Farnèse.

A propos de la chapelle Laurentienne, j'ai eu l'occasion, mesdemoiselles, de vous faire remarquer combien l'inspiration de Michel-Ange architecte, différait de l'inspiration de Michel-Ange peintre et sculpteur. Votre gravure du mois dernier, qui vous représente le magnifique ensemble de la basilique de Saint-Pierre, vous donnera plus exactement que je ne saurais faire par des descriptions, l'idée du caractère d'architecture dans lequel se maintint Michel-Ange. C'était l'emploi des ordres antiques dans une ordonnance simple et un peu froide.

Michel-Ange ne construisit pas Saint-Pierre en entier, et tel que vous le représente votre gravure, mesdemoiselles. Vous pensez bien qu'une telle œuvre ne fut pas achevée par un seul architecte et en un seul siècle. Mais, de tous les architectes qui y ont concouru il est celui dont l'influence a été la plus grande et la

plus durable. Et si ce colossal ensemble, enfanté par tant de génies divers, porte une empreinte générale plus puissante que les autres, c'est la sienne.

Toutefois, la coupole est ici l'œuvre propre de Michel-Ange. Ses plans pour le reste de l'édifice ont été exécutés par d'autres et modifiés par chacun des exécuteurs. Peut-être serez-vous curieuses, mesdemoiselles, puisque vous avez sous les yeux la gravure exacte de Saint-Pierre, de trouver ici un court historique sur la conception première et l'exécution du temple principal de la chrétienté.

Saint-Pierre est bâti sur l'emplacement même où s'étendaient jadis les jardins et le cirque de Néron; beaucoup de chrétiens y reçurent donc le martyre lors des persécutions, et selon la tradition saint Pierre y aurait été enterré. En 326, le pape saint Anacleto bâtit, à la place où l'on supposait être son tombeau, un oratoire. Sous le règne de Constantin, cet oratoire fut remplacé ou enclavé dans une basilique.

En 1450, le pape Nicolas V, qui fut véritablement le grand protecteur de l'art chrétien en Italie, conçut la première pensée de Saint-Pierre moderne. Bernardino Rossellini et Batista Alberti fournirent les premiers dessins. L'exécution, cependant, était à peine commencée lorsque Jules II monta sur le trône pontifical. Il commanda, comme nous l'avons vu, son tombeau à Michel-Ange. Mais pour loger ce monument il en fallait un autre; pour couvrir ce groupe de quarante statues de marbre, il fallait une voûte magistrale. Michel-Ange conçut alors l'idée du dôme de Saint-Pierre, et les plans du Bramante, qui construisait la cathédrale, furent agrandis. On commença les travaux de bâtiment d'après ces plans, ce qui déterminait l'ensemble général de la basilique.

Raphael succéda au Bramante comme architecte de Saint-Pierre, en 1515, et fit de nouveaux dessins, mais n'eut pas le temps d'édifier. Balthazar Peruzzi, puis Antonio San Gallo, succédèrent à Raphael. Michel-Ange prit la direction des travaux des mains de San Gallo, dont les plans ne furent pas approuvés.

Paul III donna plein pouvoir à Michel-Ange, le chargeant même, s'il y avait lieu, de réformer l'ouvrage de ses prédécesseurs et lui allouant un traitement considérable. Michel-Ange accepta la charge, mais refusa le salaire, à cause des plaintes et réclamations des partisans de San Gallo, qui l'accusaient de déposséder leur maître. Il mit même une grande économie dans les travaux, qui jusqu'alors avaient absorbé des sommes énormes.

Nous devons donc à Michel-Ange la coupole, qui a environ 130 pieds de diamètre et dont la hauteur de 455 pieds, n'est dépassée que par celle des pyramides d'Égypte et celle de la flèche de la cathédrale de Strasbourg. Nous lui devons aussi un grand avancement de la construction générale, et l'inspiration de presque toutes les mesures qui ont été adoptées depuis; ainsi, d'un seul ordre de colonnes corinthiennes sur la façade, et, aussi, dit-on, de ces incomparables portiques qui précèdent le temple et qui furent plus tard construits par le Bernin.

Votre gravure, mesdemoiselles, vous fait à peu près comprendre la grandeur de ce Saint-Pierre, qui est, dans Rome, comme une ville à part, formée de palais agglomérés. Mais comment une gravure vous donnerait-elle une idée juste de cette grandeur dont l'œil humain lui-même ne se rend pas compte? Les

proportions ici sont si bien observées, qu'il faut l'aide des mathématiques pour apprécier à son point la hauteur des colonnes, la largeur de la place, resserrée dans les portiques du Bernin. Qu'il vous suffise de savoir que les quatre rangs de colonnes de ces portiques forment trois allées, et que, dans l'allée du milieu, deux voitures peuvent passer de front.

Après la mort de Michel-Ange, Saint-Pierre fut continué par Vignole et Pirro Ligorio, qui suivirent exactement ses plans. Jacques de La Porte vint ensuite et commença les décorations intérieures; enfin, Charles Maderne termina le temple, qu'il agrandit, et dont il fit la façade en la raccordant aux pilastres indiqués par Michel-Ange. Le Bernin construisit les colonnades, qui furent achevées en 1667. On calcula que les dépenses pour l'édification de Saint-Pierre s'élevaient alors à 251,450,000 francs.

Mais ce qu'il ne faut pas oublier, mesdemoiselles, c'est que Michel-Ange, lorsqu'il construisait Saint-Pierre, avait quatre-vingts ans passés! Ses facultés sublimes persistèrent dans toute leur verdeur jusqu'au dernier moment de sa vie, et son activité dévorante menait de front, avec la construction de Saint-Pierre, le palais Farnèse, le collège de Sapience, l'église Sainte-Marie-Majeure, la porte Pie, des ponts, des églises, des monuments funéraires, etc. Il n'abandonnait pas non plus la sculpture; et, après avoir surveillé et ordonné tout le jour les travaux de Saint-Pierre, il s'enfermait le soir dans son atelier, et travaillait à la *Déposition de croix*, qui est à Florence, à la lueur d'une petite lanterne qu'il fixait sur sa tête à l'aide d'une sorte de casque. Cette manière d'éclairer le travail est excellente pour les sculpteurs, qui peuvent ainsi travailler le soir, et dirigent naturellement leur lumière sur l'endroit qui les occupe.

Toutefois, la vieillesse se faisait sentir, non pas par l'affaiblissement des facultés, comme chez le commun des hommes, mais par une disposition croissante à l'austérité et à la misanthropie. Vittoria Colonna, l'amie fidèle et sainte du grand maître, était morte; avec elle, avant elle, même, les contemporains de sa jeunesse avaient payé leur tribut à la nature. Sept papes s'étaient succédés sur le trône de Saint-Pierre depuis que Michel-Ange travaillait à illustrer la ville papale. Les lustres se déroulaient, emportant les événements et les hommes, et le vieux Titan demeurait spectateur des vicissitudes humaines.

Est-ce un bonheur de vivre très-longtemps? Selon la Bible, la vieillesse avancée passe pour une bénédiction, une récompense de la vie vertueuse. Mais les Grecs disaient :

« Ils sont aimés des dieux, ceux-là qui meurent jeunes! »

Hélas! qui sait? La vérité doit être du côté des livres saints, pourtant. En tous cas, la longue vie de Michel-Ange fut une bénédiction pour nous, si ce n'est pour lui. Ce grand génie, cet homme immense et unique, ne devait pas seulement être la figure la plus puissante de son siècle, il devait en être aussi le type le plus pur et le plus respectable. Michel-Ange donna constamment l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et civiques. Aux temps primitifs de l'Eglise, il eût été saint Paul; au temps de Rome républicaine, Cincinnatus.

Sa misanthropie ne venait point d'une haine vouée au genre humain, car il était bon; et tous ceux qui

vécurent autour de lui ressentirent les effets de sa bonté. Elle venait de la comparaison de l'idéal avec la réalité. Parce que Michel-Ange avait une âme noble, fière et vertueuse, il se faisait une haute idée des devoirs de l'homme; et lorsqu'il regardait autour de lui, il ne voyait que petitesse et lâcheté. Que devait être le commun des mortels, pour des âmes comme la sienne et celle de Vittoria Colonna? Voilà pourquoi Michel-Ange s'éloignait du monde et aimait à s'enfermer dans une austère solitude; il éprouvait du dégoût, pas de haine.

Et puis, lorsqu'il se vit tout seul debout sur les débris d'une génération, il trouva que la vie était longue. « Ah ! disait-il un soir à Vasari qui était venu le voir à son atelier, ah ! je suis si vieux, que la mort me tire souvent par l'habit pour que j'aille avec elle ! » Un mouvement brusque fit tomber la lanterne qu'il portait sur la tête : « Mon corps, ajouta-t-il, tombera quelque jour comme cette lanterne, et s'éteindra comme elle ! »

Mais que de mots tristes et profonds, que de pensées hautes et austères marquent cette dernière période de sa vie, qui fut consacrée à la construction de Saint-Pierre ! Il faut, mesdemoiselles, que je vous montre par un coin cette grande âme. La tradition nous a conservé quelques-uns de ses mots; nous avons des fragments de lettres. Voici ce qu'il écrivait à Vasari, qui lui annonçait que la naissance d'un petit neveu des Buonarroti venait d'être célébrée avec une grande pompe :

« Giorgio, mon cher ami, j'ai pris un très-grand plaisir à lire votre lettre, ayant vu que vous vous souveniez du pauvre vieillard; vous avez assisté à la fête qu'on a donnée pour la naissance d'un nouveau veau Buonarroti. Je vous remercie de ces détails autant qu'il est en mon pouvoir; mais une telle pompe me déplaît, parce que l'homme ne doit pas rire lorsque tout le monde pleure. Il me semble que Lionardo (le père de l'enfant) ne devait pas faire tant de réjouissances pour un enfant qui vient de naître. On doit conserver cette allégresse pour la mort de ceux qui ont bien vécu. »

Le même Vasari le pressait de quitter Rome pour revenir à Florence, sa patrie. — Mais Michel-Ange éprouvait de la répugnance à revoir asservie cette patrie aimée; et puis les pensées de mort et d'éternité l'absorbaient tout entier; il répondit qu'il n'avait plus aucune pensée qui ne fût empreinte de la mort, et ajouta ce sonnet :

« Porté sur une barque fragile, au milieu d'une mer orageuse, j'arrive au port commun, où tout homme vient rendre compte du bien et du mal qu'il a faits.

» Maintenant je reconnais combien mon âme fut sujette à l'erreur, en faisant de l'art son idole et son souverain maître.

» Tendres pensées, imaginations vaines et douces, que deviendrez-vous, maintenant que je m'approche de deux morts, l'une certaine, l'autre menaçante ?

» Ni la peinture, ni la sculpture ne peuvent suffire pour calmer une âme qui s'est tournée vers toi, ô Dieu, qui as ouvert pour nous tes bras sur la croix ! »

Tandis que son âme s'élevait ainsi vers le ciel, Michel-Ange prenait congé des amis qui lui restaient par des bienfaits. Aux uns, il ouvrait sa bourse peu opulente, puisqu'il n'accepta jamais pour ses

travaux qu'un prix minime. Aux autres, il donnait de bonnes paroles venues de son cœur pur et fort. A ceux enfin qui s'adressaient à l'artiste, il donnait des dessins, des modèles ou des conseils.

Et parmi ceux qui eurent part à son affection, les plus humbles ne furent pas les plus mal partagés. C'est ainsi qu'il aimait profondément son domestique Urbino, dont il avait fait la fortune. Urbino mourut avant son maître. A propos de cette mort, Michel-Ange écrivait à George Vasari :

« Messer Giorgio, mon cher ami, j'écrirai mal. » Cependant, il faut que je vous dise quelque chose » en réponse à votre lettre. Vous savez comment Urbino est mort; ça été pour moi une très-grande fa- » veur de Dieu et un chagrin bien cruel. Je dis que » ce fut une faveur de Dieu, parce qu'Urbino, après » avoir été le soutien de ma vie, m'a appris non-seu- » lement à mourir sans regret, mais encore à désirer » la mort. Je l'ai gardé vingt-six ans avec moi, et je » l'ai toujours trouvé parfait et fidèle. Je l'avais en- » richi, je le regardais comme le bâton et l'appui de » ma vieillesse, et il m'échappe en ne me laissant » que l'espérance de le revoir dans le paradis. J'ai un » gage de son bonheur dans la manière dont il est » mort. Il ne regrettait pas la vie, il s'affligeait » seulement en pensant qu'il me laissait, accablé de » maux, au milieu de ce monde trompeur et mé- » chant. Il est vrai que la majeure partie de mon être » l'a déjà suivi, et tout ce qui me reste n'est plus » que misères et que peines. Je me recommande à » vous. »

Il avait soigné Urbino lui-même durant sa maladie. Déjà, depuis quelques années, il était le parrain d'un de ses enfants. Après sa mort, il protégea sa veuve, à laquelle il écrivait en ces termes :

« Je me doutais, ma chère Cornélia, que tu étais » fâchée contre moi, mais sans pouvoir m'en expli- » quer la raison. D'après ta dernière lettre, je crois » la comprendre : lorsque tu m'envoyas des fro- » mages, tu m'écrivis que tu voulais me donner » encore d'autres choses, mais que les mouchoirs » de poche n'étaient pas achevés. Afin que tu ne » fisses pas tant de dépenses pour moi, je te répondis » de ne plus rien m'envoyer, et, au contraire, de » me demander quelque chose que j'aurais le plus » grand plaisir à faire pour toi; car tu sais, de la ma- » nière la plus certaine, quel amour je porte à Urbino, » quoiqu'il soit mort, et quel intérêt j'ai pour tout » ce qui concerne ses affaires. Quant à aller chez » toi voir les enfants, ou à faire venir ici le petit » Michel-Ange (son filleul), je dois te dire dans quelle » position je me trouve. Il ne serait pas bien avisé » d'envoyer ici Michel-Ange, car je vis sans femme » et sans établissement convenable; l'enfant est en- » core d'un âge trop tendre, et il pourrait lui arri- » ver des accidents qui m'affligeraient beaucoup. De » plus, depuis un mois, le duc de Florence me fait » les offres les plus brillantes et les plus pressantes » pour que je retourne à Florence. Je lui ai demandé » du temps afin de mettre ordre à mes affaires, et » de pouvoir laisser en bon point la fabrique (le bâ- » timent) de Saint-Pierre, de sorte que je pense » rester ici tout l'été, et mes affaires terminées ainsi » que les vôtres, qui regardent le mont-de-piété; » j'irai, au printemps, pour toujours à Florence, » parce que je suis vieux, et que je n'aurai plus le

» temps de retourner à Rome. Je passerai chez toi, » et si tu veux me donner Michel-Ange, je le garde- » rai avec moi à Florence avec plus d'affection que » les enfants de Léonard, mon neveu, et je lui » enseignerai ce que je sais, et ce que son père vou- » lait que je lui apprise. »

Je ne crains point, mesdemoiselles, de vous don- ner ces fragments un peu étendus de la correspon- dance du Buonarroti; ils vous font connaître l'homme après l'artiste, et l'homme aussi est bon à connaître. Ces lettres simples et si intimes à son ami et à la veuve de son domestique, n'est-ce pas comme un vi- vant écho de ses sentiments? Ne vous semble-t-il pas que vous entrez dans l'intérieur presque cénobi- que de cet infatigable travailleur, de ce patriarche de l'art.

Vous vous le représentez vivant seul, méprisant les richesses, se traitant durement, bon avec les petits, hautain avec les grands, et songeant à la vie éter- nelle en même temps qu'il créait ses derniers chefs- d'œuvre. En bâtissant Saint-Pierre, las des tracasseries que lui suscitaient de plus jeunes rivaux, il répondit un jour à un cardinal qui le fatiguait de questions : « Je ne suis et n'entends pas être obligé de dire à votre seigneurie, plus qu'à tout autre, ce que je dois ou veux faire. Votre office est de donner l'argent et d'écarter les fripons ; quant à la bâtisse, c'est mon af- faire. » En même temps il disait au pape : « Saint- Père, vous voyez ce que je gagne ; si les fatigues que j'endure ne sont d'aucune utilité pour mon âme, je perds mon temps et mon travail. »

Vers la fin de 1562, Michel-Ange s'affaiblit enfin, et sentit venir sa fin. Il fit appeler son neveu et ses amis pour leur dire adieu, puis, en présence de son premier élève, Daniel de Volterre, de son médecin Donati et de plusieurs autres personnes, il dicta ce testament : « Je laisse mon âme à Dieu, mon corps à la terre, et mes biens à mes plus proches parents. » Il mourut à quatre-vingt-neuf ans, le 17 février 1563.

Ce fut un deuil général dans toute l'Italie. Le pape voulait lui faire élever un superbe mausolée dans Saint-Pierre; mais les Florentins réclamèrent le corps de leur concitoyen pour le mettre à Santa-Croce, qui est l'église où ils ensevelissent leurs grands hommes. En attendant, ses restes furent déposés à l'église des Saints-Apôtres. C'est de là que son neveu, Lionardo Buonarroti, les fit enlever nuitamment et transporter à Florence dans une balle de laine; car jamais les Romains n'eussent voulu les laisser partir.

Vasari raconte qu'à l'arrivée de cette précieuse dé- pouille, tous les peintres, les sculpteurs et les archi-

tectes se rassemblèrent sans bruit autour de l'église San-Pier Maggiore. Ils avaient apporté un drapeau de ve- lours brodé d'or pour couvrir le cercueil et le bran- card. A une heure de la nuit environ, les plus âgés et les plus distingués d'entre eux prirent des torches en main, tandis que les jeunes gens s'emparaient du brancard et s'estimaient fiers de porter le corps du plus grand artiste qui ait jamais existé. Beaucoup de personnes ayant remarqué ce rassemblement, toute la ville sut bientôt que le corps de Michel-Ange était arrivé et devait être porté à l'église Santa-Croce. On avait agi cependant avec tout le secret possible, pour éviter le tumulte et la confusion. Mais la nouvelle passa de bouche en bouche, l'église fut envahie en un instant.

Au mois de juillet suivant, Michel-Ange fut défini- tivement enterré à Santa-Croce, où ses cendres sont encore aujourd'hui. Le monument qui les recouvre a été dessiné par Vasari. Il est formé de trois statues couronnées du buste de Michel-Ange; le buste a été exécuté, dit-on, par Vasari, et les statues par Batista Lorenzo.

Les élèves les plus célèbres de Michel-Ange sont : Daniel de Volterre, le Rosso, Vasari, Sébastien del Piombo, le Pontormo, Ascagne Condivi, qui a aussi écrit sa vie, etc.

Maintenant, mesdemoiselles, je devrais vous dire où se trouvent les principales œuvres de Michel-Ange. Mais Michel-Ange a peint peu ou point de tableaux de chevalet; parmi ceux qui lui sont attribués, je n'en vois guère qui ne soient pas contestés. Quant à ses œuvres illustres et authentiques, cet article vous a suf- fisamment indiqué où elles se trouvent. A Paris, nous avons, au musée du Louvre, les deux statues de *Captifs* qui devaient faire partie du tombeau de Jules II, et au palais des Beaux-Arts la copie du *Jugement dernier*, par Sigalon. A Florence, on trouve la statue du *David*, sur la place du palazzo vecchio; une des *Victoires*, du tombeau de Jules II, et un des *Captifs* dans le palais; la chapelle Laurentienne; aux *Offices*, un *Bacchus* et un *Adonis*, un groupe inachevé de la *Vierge*, de l'*En- fant Jésus* et de *Saint Jean*, un buste de *Brutus*, en- core inachevé; plus, les tableaux de la *Sainte Famille* et des *Trois Parques*.

A Rome, la chapelle Sixtine, la chapelle Pauline, le tombeau de Jules II, le dôme de Saint-Pierre. En Angleterre, une galerie particulière possède une co- pie de ce carton de la *Guerre de Pise*, qui avait été fait concurremment avec Léonard de Vinci. Voilà tout ce que je saurai présentement vous citer... tout... et c'est l'œuvre artistique la plus gigantesque qu'ait produite le génie humain.

CLAUDE VIGNON.



LES DEUX SYMMAQUE

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JUILLET

Symmaque (Aurélius Anicius) vivait à la fin du quatrième siècle de notre ère.

Sous Valentinien I^{er} et ses successeurs, il fut élevé aux charges les plus brillantes de cet empire mourant, qui conservait de son antique splendeur l'organisation extérieure et des dignités qui n'étaient plus qu'un simulacre de faste et de pouvoir. Symmaque fut questeur, préteur, proconsul d'Afrique, intendant de la Lucanie, et enfin préfet de Rome. Il cumulait ces titres avec celui de pontife. Opiniâtre dans le paganisme, rien ne put le faire renoncer à son erreur : ni la gloire dont trois siècles de persécution avaient couvert l'Église naissante, ni le double triomphe qu'elle avait remporté sur Dioclétien et sur Julien l'Apostat, ni la science des docteurs, ni l'entraînement universel, si puissant sur les âmes ; il se roidit et s'attacha en aveugle aux dieux du Capitole. Il ne cessa d'importuner Gratien et Valentinien II pour obtenir d'eux le rétablissement de l'autel de la Victoire ; il prononça à ce sujet un discours célèbre, réfuté par saint Ambroise, que Chateaubriand, par un anachronisme heureux, a introduit dans *les Martyrs*. Théodose I^{er}, moins patient que ses prédécesseurs, bannit Symmaque de l'Italie, mais il le rappela bientôt de l'exil et le fit consul, et jusqu'à la fin de sa vie, quoique ses enfants se fussent faits chrétiens, Symmaque ne cessa d'invoquer les idoles et de demander le rétablissement de leur culte. On ignore l'époque de sa mort ; on sait seulement qu'il fut encore employé sous Honorius. Les grands honneurs accordés au *dernier des patens* montrent la tolérance et la douceur du christianisme, et disent assez que notre

divine religion s'est établie par la conviction et non par la violence. Symmaque, que de son vivant on comparait à Cicéron, a laissé des *Épîtres*, une *Harangue en faveur des rites païens* et des *Panegyriques*.

Un siècle après, Théodoric I^{er}, le plus grand des rois barbares qui envahirent l'empire romain, appelait auprès de lui les hommes habiles qui pouvaient l'aider à faire renaître, dans l'Italie, les sciences, les lettres et le commerce. Un descendant du pontife, nommé également Symmaque, fut de ce nombre ; Théodoric le fit sénateur et préfet, et lui donna toute sa confiance. Symmaque avait pour gendre Boèce, philosophe chrétien, homme d'état, homme de bien tout à la fois, qui était cher aussi au roi visigoth, et, pendant assez longtemps, ces deux hommes éclairés et vertueux régnèrent sous le roi barbare et l'aiderent à pacifier leur malheureuse patrie. Mais Boèce devint suspect à Théodoric ; celui-ci le fit mettre en prison à Pavie et mourir dans les supplices (an 524). Symmaque fut entraîné dans la disgrâce de son gendre et il fut décapité par ordre du roi, qui semblait, comme les Césars d'autrefois, être enivré d'orgueil et de pouvoir. Mais l'image du malheureux Symmaque le poursuivait partout, il croyait sans cesse le voir devant lui, et un jour qu'on servait sur sa table un grand esturgeon, il recula avec effroi, en disant qu'on lui présentait la tête sanglante de Symmaque.

On connaît aussi, dans l'histoire, le pape saint Symmaque, qui résista à l'arianisme, et Symmaque, écrivain juif, qui vivait sous Marc-Aurèle et qui fit une traduction grecque de la sainte Bible.



BIBLIOGRAPHIE

LA SYRIE AVANT 1860

PAR GEORGES DE SALVERTE (1).

Ce livre, malgré sa date récente, semble remonter à une époque éloignée, car il décrit des monuments qui ne sont plus que des ruines, il peint une nation qui a presque disparu ; il raconte un état social, des progrès, une félicité dont il ne reste que le souvenir, et il attache à ces pages tout l'intérêt mélancolique qui plane sur un édifice brillant, enseveli tout à coup dans une horrible tempête.

M. de Salverte a surtout consacré ses notes de voyage à décrire la civilisation chrétienne, cachée depuis le temps des apôtres, dans les replis du Liban. Il aime à montrer ces populations syriennes, maronites, grecques-unies, arméniennes, fidèles à leur foi, actives, industrielles, animées, au milieu de la barbarie séculaire des Ottomans, d'un véritable désir de progrès et d'instruction, et accueillant avec bonheur l'appui que l'Europe catholique leur envoyait par le ministère des prêtres et des religieux qui leur apportaient enseignement et secours. Il y a un an à peine, la Syrie était couverte d'églises et d'écoles, d'où rayonnaient la piété et les lumières. Les femmes, si dédaignées en Orient, recevaient, grâce aux courageuses Filles de la Charité, et aux sœurs de Saint-Joseph, une instruction proportionnée aux devoirs qu'elles avaient à remplir « Ce fait seul, disait M. de Salverte, changera, dans un avenir prochain, et très-sensiblement, les mœurs du pays. L'instruction variée, donnée à la femme, et son intelligence, habilement développée par l'étude sérieuse des vérités de la religion, lui assureront, sans doute, un avantage marqué dans la famille. Au lieu de la reléguer dans un appartement secret, suivant l'antique usage asiatique, l'homme en fera sa compagne, prendra ses conseils, et l'associera aux actes principaux de sa vie. Seules, des religieuses peuvent préparer un pareil résultat. Les préjugés jaloux des Orientaux refuseraient à tout autre instituteur d'enseigner, même gratuitement, à leurs filles. Les saintes filles qui, à Constantinople, avaient forcé les portes du vieux sérail, et établi, pendant la guerre de Crimée, des ambulances dans cette enceinte redoutée

« Dont l'aspect était même interdit à nos yeux ! »

ces mêmes religieuses ont fondé des écoles et des orphelinats à Damas, à Beyrouth, à Saïda, des écoles primaires dans un grand nombre de villages. Les Sœurs, non-seulement enseignent, mais elles guéris-

sent. Leurs dispensaires sont fréquentés par les blessés et les malades de tous les cultes, et lorsque les malades ne peuvent venir vers elles, elles vont les chercher. On les voit à Damas, malgré la chaleur suffocante et la longue étendue de la ville, aller porter à domicile le linge, les vêtements, les remèdes indispensables aux pauvres et aux infirmes. Souvent, vers le soir, un musulman vient les prendre, leur fait signe de les suivre, et les conduit dans les quartiers les plus isolés où, le jour même, il serait dangereux de pénétrer; enfin, il s'arrête devant une pauvre masure où languit le pauvre malade qui lui est cher. Celui-ci se croit déjà mieux à la vue des médecins-femmes dont il a entendu conter tant de miracles; leur présence le fortifie, le console; leurs ordonnances sont écoutées avec une soumission profonde et fidèlement exécutées. Le calme renaissant, la confiance en un pouvoir supérieur et des soins éclairés maîtrisent souvent la maladie.

» La visite finie, les courageuses filles rentrent chez elles, presque toujours sans encombre, et reconduites avec cette gracieuse cérémonie qui n'abandonne jamais même les plus misérables des Orientaux. A quelque temps de là, si un Arabe les salue en posant la main sur son cœur, sur sa bouche et sur son front; si quelque *hammal*, pliant sous son lourd fardeau, se range devant elles, ou si quelque ouvrier leur fait en passant une grimace amie, elles sourient à cette expression naïve de la reconnaissance, et remercient le ciel d'avoir été jugées dignes d'opérer encore une guérison.

» D'autres fois elles sortent à cheval, et se dirigent avec résolution vers un village éloigné, vrai repaire de voleurs et de fanatiques: A l'aspect de ces femmes inconnues, au costume étrange, qui s'avancent le visage découvert, seules et sans escorte, chacun se retire avec défiance. Bientôt quelques enfants curieux paraissent. Elles s'informent s'il n'y a pas quelques pauvres à secourir, quelques misères à soulager; peu à peu on s'empresse autour des bonnes sœurs, on les environne: chacun, se plaignant d'un mal, qui souvent n'est que trop réel, veut les retenir un instant sous son humble toit. Elles pénètrent donc hardiment dans ces sales et infects réduits, et savent y apporter quelque adoucissement à de profondes douleurs. Enfin elles partent au déclin du jour, ayant peine à modérer l'élan d'une sincère gratitude, qui se témoigne par des présents bizarres, tels que des parfums, des poignards et des pipes.

» On sait que nos Sœurs de charité recueillent gratuitement des orphelins, et les occasions ne leur manquent pas. Tantôt, c'est un enfant délaissé la nuit sur le seuil de leur porte; tantôt un autre qu'on leur amène parce qu'il est malade et coûte trop à sa famille, ou bien une femme, une mère abandonnée son mari, ses petites filles, et s'expatrie en disant :

(1) Un joli volume, 2 francs. Chez Brunet, 7, rue du Cherche-Midi.

— Elles ne manqueront de rien, les magiciennes y pourvoiront. Magie vraiment divine que celle qui fait reconnaître et révéler sa puissance au milieu des nations infidèles ! »

On sait ! hélas ! combien a été peu durable la reconnaissance des infidèles, et à quel sort le sabre d'Abd-el-Kader a fait échapper les sœurs de charité !

Et cependant, comment ne pas s'intéresser à ces contrées favorisées du ciel, et que les plus nobles souvenirs de l'humanité recommandent à notre respect ? M. de Salverte, dans ses notes rapides, n'a négligé aucune des traditions religieuses qui, jusqu'à la fin des temps, feront de la Syrie une terre privilégiée entre toutes. A Bethléem, à Nazareth, il vénère les traces du Sauveur ; à Damas, il évoque le nom de saint Paul, l'apôtre des Gentils ; Beyrouth et Sidon lui rappellent les croisades et saint Louis, et il trouve un mot pour chacun de ces grands et pieux souvenirs. De belles descriptions disent aussi que le chrétien était un voyageur, sensible aux magnificences de la nature. Mais il revient souvent et avec prédilection aux œuvres de la charité chrétienne ; il préfère aux ruines de Balbeck et même aux cèdres du Liban l'humble école des lazaristes, le collège des jésuites, l'orphelinat des sœurs de Saint-Vincent ; trouvant avec raison la charité plus grande que le génie, et le cœur humain, dans sa beauté, plus admirable que les merveilles des eaux, des cieux et des forêts. Mais ces œuvres nées d'une longue abnégation n'existent plus en ce moment ; cette terre désolée, veuve de ses enfants, inondée de sang et de larmes, n'a plus d'autre parure que ses souvenirs ;

à peine lui reste-t-il une espérance, — si Dieu et la France le veulent.... Pour connaître la Syrie, son passé, ses ressources ; pour connaître et chérir cette grande cause d'une nation chrétienne cruellement immolée, lisez le livre de M. de Salverte.

QUATRE NOUVELLES HISTORIQUES (1)

Les Servantes de Dieu (2)

Par M^{me} BOURDON.

Ni le blâme ni l'éloge ne sont à leur place alors qu'il s'agit de nos collaboratrices ; nous nous bornons donc à annoncer deux nouveaux ouvrages de madame Bourdon : les *Nouvelles historiques* sont surtout destinées aux jeunes filles ; à défaut d'autre mérite, elles offriraient celui de la diversité des époques et de la variété des sujets.

Un second livre plus sérieux, *les Servantes de Dieu*, renferme les biographies de quelques-unes de ces femmes qui sont la gloire de la France catholique : madame de Miramion, mademoiselle de Lamoignon, madame Hélygot, mademoiselle de Foix, madame de la Garaye, madame de Saisseval, madame Swetchine, types divers de la piété et de la charité. Il y a là de beaux enseignements et des exemples profitables.

(1) Chez Le Thielleux, rue Bonaparte, un vol. 1 fr. 50.

(2) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

Les Couronnes.

(Fin.)

Ma mère partageait l'admiration que m'inspirait mistress Fry ; mais avec le sens droit dont elle était douée, elle me disait que des associations de femmes pour la réforme des prisons lui paraissaient être choses fort difficiles à établir en France. Ma mère vénérée avait raison : ce premier *meeting* ou assemblée chez madame de Broglie ne produisit aucun résultat. Mistress Fry fut pourtant bien éloquente et ces dames applaudirent avec enthousiasme la pensée de former

des associations ; mais des difficultés sans nombre accueillèrent chaque proposition. Où trouver une seconde mistress Fry pour commencer l'œuvre ? On résolut de se réunir de nouveau en amenant chacune du renfort, c'est-à-dire des adeptes désireuses de concourir à la régénération morale des prisonnières. Mistress Fry indiqua un jour de la semaine suivante, en annonçant que M. Demetz, directeur de la colonie pénitentiaire de Mettray, présiderait le *meeting*, et toutes promirent de se rendre ce jour-là à l'hôtel de Castille.

J'avais lu avec un vif intérêt l'esquisse de la réforme des prisons tracée par mistress Fry, et il m'avait semblé tout d'abord qu'en tête des travaux préparatoires pour des associations de femmes en France devait être placée la traduction de cette esquisse. Préoccupée de cette idée, je partis pour me rendre au *meeting*.

Une foule de dames entouraient déjà mistress Fry, à qui il me fut impossible de parler ; mais, en revan-

(1) La reproduction de cet article est interdite.

En donnant aujourd'hui à nos abonnés la fin des *Souvenirs d'une vieille femme*, nous leur rappelons que la première partie, formant un beau volume in-18 Jésus, est en vente au prix de 3 fr. 50 c. franco, chez E. Maillot, libraire-éditeur, 15, rue Tronchet. — La deuxième et dernière partie sera mise en vente le 15 août, aux mêmes conditions.

che, je pus m'asseoir auprès de madame Delessert. A chaque instant il arrivait du monde, et je compris que le moment n'était pas opportun pour l'entretenir de mon projet de traduction. Madame François Delessert avait la bonté de me nommer les dames qui arrivaient : cette fois, on avait fait assaut de toilette ; ce n'était que plumes, fleurs, rubans, dentelles ; la sévérité de costume de mistress Fry et de plusieurs autres femmes de la société des Amis formait un contraste bien remarquable avec le luxe que les futures réformatrices des prisons de France avaient cru devoir déployer.

Une grande agitation régnait dans la salle : on allait, on venait, on parlait beaucoup, et je me demandai comment ferait mistress Fry pour établir quelque ordre dans la discussion. Soudain l'idée me vint que je pourrais être appelée devant tout ce monde à rendre compte de mon voyage à Clermont. Je ne me souciais pas de me trouver ainsi sur la sellette en présence d'une si nombreuse assemblée, et je cherchais comment m'échapper sans être remarquée, lorsqu'on annonça M. Demetz. Il se fit alors un grand mouvement dans toute la salle ; j'en profitai pour m'esquiver.

J'avais fait bien des réflexions depuis ma première visite à mistress Fry, et ces réflexions m'avaient amenée à comprendre que tout ce que je pouvais faire en faveur d'une réforme bien nécessaire, mais bien difficile à commencer, c'était de mettre ma plume au service de l'œuvre. Mon devoir, un devoir cher et sacré, m'enchaînait à ma pauvre mère. Elle avait besoin de ma présence tous les jours de sa vie ; elle avait besoin de mes soins à tous les instants, et, depuis mon retour de Clermont, cette présence, ces soins lui avaient trop souvent manqué. De fréquentes sorties, une correspondance active avec l'aumônier et les détenues employaient une grande partie de mes journées ; mes travaux se ressentaient de mes nouvelles occupations, et le produit de ces travaux pouvait seul cependant faire jouir ma mère de quelque aisance... Sans doute on se doit à la grande famille humaine ; mais je n'ai jamais compris qu'on abandonnât sa propre famille pour porter au dehors ces soins, ces prévenances dont on a si grand besoin au logis. J'ai vu plus d'une fois pourtant des exemples de cette charité mal comprise ; en cherchant la raison d'une erreur qui me semble coupable, j'ai été amenée à supposer que l'amour de la louange, agissant à notre insu, nous porte à délaisser les parents infirmes pour aller soigner d'autres infirmes qui nous prodiguent les noms de bienfaitrices et d'anges : au logis, notre dévouement n'est autre chose que l'accomplissement d'un devoir, et cet accomplissement n'a pour témoin que Dieu ; personne n'y applaudit ; souvent aucun éloge ne le récompense, parfois même ceux qui en sont l'objet paraissent ne pas apprécier les sacrifices qui leur sont faits ; au dehors, au contraire, notre charité est citée de tous, et nous sommes vantées, encensées, préconisées comme des modèles. Sans m'en rendre compte, je m'étais laissée entraîner par l'ambition de concourir à une œuvre utile en elle-même ; je devais, je voulais persévérer dans ce concours ; mais il fallait le faire suivant mes moyens, et mettre toujours en première ligne les devoirs de la famille.

Quelques jours après le *meeting*, mistress Fry

vint chez moi, mais j'étais sortie. Je me hâtai d'aller le lendemain lui rendre sa visite. Elle n'avait vu ma mère qu'un seul instant, et cet instant avait suffi pour lui faire reconnaître dans ma pauvre martyre le modèle de la résignation dans la souffrance. Les paroles qu'elle m'adressa au sujet de ma mère vénérée m'émurent profondément, et je la remerciai de m'avoir donné cette marque d'estime.

Comme je l'avais pressenti, le *meeting* n'avait eu encore aucun résultat ; cependant mistress Fry espérait arriver à former un comité des dames les plus zélées, et elle me demanda si je n'en voulais pas être.

Je répondis avec une entière franchise que je m'estimerais heureuse de faire partie de ce comité, mais que la santé de ma mère et mes travaux ne me permettaient pas de disposer de mon temps ; je m'engageai, du reste, à faire tout ce que je pourrais en faveur de l'œuvre et pour donner un témoignage de ma bonne volonté, j'offris de traduire l'esquisse sur la réforme des prisons de femmes : car il me semblait que cette esquisse était un excellent manuel à mettre entre les mains de toutes les dames du comité, et que cette publication aiderait puissamment aux efforts personnels de mistress Fry. Cette offre fut accueillie avec empressement ; j'ajoutai que, peut-être, il serait utile de publier à la suite de l'esquisse quelques observations sur le régime des prisons de France. Mistress Fry approuva beaucoup cette idée ; mais ce que je ne dis pas, c'est que mon intention était de ne tirer aucun lucre de ce travail ; je prévoyais que trouver un éditeur serait difficile, et j'étais décidée, pour aider à la publication, à faire le complet abandon de mes droits d'auteur.

Rien de plus remarquable que cette *Esquisse de l'origine et des résultats des associations de femmes pour la réforme des prisons en Angleterre*. Mistress Fry expose avec simplicité pourquoi, comment la pensée de cette grande tâche s'est présentée à son esprit, et par quels moyens elle est arrivée à faire disparaître de criants abus. Courage, bonté, charité inépuisable, persévérance que rien n'a pu lasser, voilà ce que je trouvais à chaque page de cette esquisse que je traduais *con amore*. Quel beau modèle à suivre, mais combien difficilement on pouvait marcher sur ses traces !

Je compris que les observations du traducteur, qui devaient faire suite à l'*Esquisse*, avaient besoin d'être appuyées de documents certains et sérieusement étudiés. Je demandai donc au ministère de l'Intérieur ces documents qui me manquaient. Je reçus en réponse de M. Macarel, directeur de l'administration départementale et communale, des renseignements précieux et qui m'aiderent à compléter mon travail. Mistress Fry s'en montra satisfaite, et plus tard ce volume eut l'honneur d'être cité comme livre utile à consulter par plusieurs réformateurs de prisons, entre autres par M. le marquis Torregiani, noble florentin, qui me fit en outre l'honneur de venir me voir à l'un de ses voyages à Paris ; car j'avais trouvé un éditeur, non sans grande peine ; la question de la réforme des prisons n'était pas encore à la mode à cette époque, mais elle le devint plus tard.

Le séjour de mistress Fry à Paris fut très-court, et cependant il en résulta un bien réel dans plusieurs maisons de détention. M. Béranger avait la bonté de

me tenir au courant de ce qui se passait et de rapporter à ma visite à Clermont la plupart des changements opérés. Il m'apprit que la place d'inspectrice des prisons de femmes avait été créée et donnée à une personne très-capable; des surveillantes, choisies en dehors de la prison et dignes de ce poste, remplaçaient, à Saint-Lazare, les condamnées auxquelles appartenaient jadis ces fonctions importantes. Une maison d'asile avait été fondée pour les jeunes filles libérées; enfin des femmes charitables allaient visiter les prisonnières et leur faire de bonnes lectures. Sans le voyage de mistress Fry en France, rien de tout cela n'aurait eu lieu. M. le ministre de l'Intérieur avait, sans aucun doute, la volonté et le pouvoir de mettre un terme à bien des abus; mais l'assistance des femmes, alors qu'il s'agissait de régénération morale, était indispensable, et ce furent la présence, les discours, les exemples donnés par mistress Fry, qui imprimèrent un mouvement général dont les heureux effets se font ressentir encore. Je ne pouvais être du nombre des dames visiteuses; mais grâce à M. l'aumônier, qui m'éclairait de ses conseils, je pouvais apporter quelques consolations et quelques encouragements dans la maison de Clermont par ma correspondance avec plusieurs détenues; je continuai donc longtemps encore des relations qui me faisaient participer à une bonne œuvre. Comme femme, j'avais eu le bonheur d'obtenir l'estime de mistress Fry; comme écrivain moraliste, je recueillis une douce récompense de mes travaux : par ses soins la plupart de mes ouvrages étaient traduits en grec moderne pour l'usage des écoles et des prisons de la Grèce.

Pendant la vie d'agitation qui m'était faite depuis quelques mois, beaucoup de petits événements avaient eu lieu dans la maison que nous habitions et ces événements amenèrent des changements qui achevèrent de dégoûter ma pauvre mère de notre séjour chez des artistes. M. Guernu s'était lassé le premier de ce *dé-cousu* qui fait de la vie artistique un enchaînement sans fin de choses imprévues; le premier, il nous avait donné l'exemple en se retirant dans son petit ménage; d'un autre côté, ma bonne Henriette avait quitté la pension de demoiselles où elle occupait un poste bien inférieur à son mérite. Aucun lien d'affection ne nous attachait à madame N... L'esprit est quelque chose de charmant sans doute; mais l'esprit tout seul ne suffit pas, il faut y joindre quelque bonté, et au moins un peu de bon sens. Nous primes le parti de faire comme M. Guernu.

J'aurais voulu trouver pour ma pauvre mère un second château de la Charolais; elle aurait accepté alors les petits ennuis que présente le séjour dans une pension bourgeoise, mais il fallut nous contenter d'un appartement situé rue de la Vieille-Estrapade, et de la promesse faite par le maître de la maison que ma mère pourrait aller respirer l'air dans le petit jardin qui en dépendait.

Ce propriétaire était le savant botaniste M. T... La première fois que je le vis, je le trouvai grelottant au coin du feu; il avait sur les épaules un vieux manteau appartenant à madame T..., et sur la tête une casquette très-originale. Grand, maigre et pâle, d'un abord très-froid, il parlait lentement, d'une voix voilée; son regard, assez terne, ne s'animait jamais, et jamais non plus sa figure ne perdait l'expression de l'impassibilité : sa femme avait dû être fort

jolie; elle était très-sourde; ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle lisait sur les lèvres de son mari les paroles qu'il prononçait, et à ce point qu'elle intervenait toujours avec justesse dans l'entretien. Je reconnus par la suite que tous deux formaient un couple bien assorti... Paix à leurs cendres. J'éviterai le plus possible de parler de l'homme; mais je parlerai avec éloge du savant.

A peine établies dans notre nouvelle demeure, je compris combien me serait utile le voisinage de M. T... Depuis plusieurs années, je publiais des leçons d'histoire naturelle dans le Journal des Jeunes Personnes. J'avais pour professeur bénévole M. Guérin-Menneville; au Jardin des Plantes, M. Victor Audouin me donnait des conseils dont je sentais le prix; d'excellents ouvrages de zoologie étaient mis à ma disposition; mais aucun de ces messieurs ne s'occupait de botanique, et j'avais la fantaisie de parler de botanique à mes jeunes lectrices; non de cette botanique qui se compose de classification et de nomenclature, mais de la vie végétale en général, de l'espèce d'instinct dont quelques plantes paraissent douées; enfin de ces phénomènes qui passent trop souvent inaperçus aux regards du plus grand nombre et des savants eux-mêmes. Mon père m'avait habituée à m'occuper d'abord des généralités, et à ne descendre aux détails qu'après avoir embrassé une vue d'ensemble. Ah! si j'avais voulu profiter de ses leçons, je ne me serais pas trouvée réduite à faire une multitude d'études préliminaires qui me prenaient bien du temps, mais jadis j'avais la science en horreur, et non-seulement je m'étais obstinément refusée à suivre avec mon père des cours auxquels les femmes étaient admises, mais j'avais pour ainsi dire fermé les yeux chaque fois qu'il m'avait conduite dans le beau cabinet de physique du célèbre Charles, où j'avais assisté malgré moi à des expériences fort intéressantes et que je n'avais pas voulu regarder. Cette opiniâtreté persévérante prenait sa source dans l'espèce de honte que j'éprouvais d'être auteur; c'était un travers d'esprit, sans doute, mais on m'avait appris, dès l'âge le plus tendre, à craindre d'attirer les yeux sur moi, et, aujourd'hui encore, j'évite autant que je le puis de me servir de mon nom d'auteur.

M. T..., trouvant dans sa nouvelle locataire une personne très-avide de voir et d'écouter, se prit d'une sorte d'affection pour moi. J'admirais sincèrement ses travaux de physiologie végétale, les beaux dessins, au nombre de plus de six mille, qu'il avait faits d'après nature et sans avoir jamais appris à dessiner. En même temps que Goethe et un jardinier allemand dont j'ai oublié le nom, il avait reconnu que la fleur, que le fruit ne sont autre chose que le développement des feuilles; le premier, il avait fait de curieuses observations sur les lois qui régissent la circulation de la sève, et le premier aussi il avait eu l'idée d'employer comme bouture une parcelle de la feuille d'une lilas-cée (lis) : la bouture avait donné une plante parfaitement complète. Cette manière d'envisager la botanique me séduisit à un tel point, que je priai M. T... de me permettre d'exposer son système dans quelques articles de physiologie végétale destinés au Journal des Jeunes Personnes. Cette proposition l'enchantait, et il mit à ma disposition sa bibliothèque, son microscope et lui-même. L'étude de la physiologie végétale avec un tel maître était des plus

intéressantes; mais le savant botaniste, que quelques flatteurs avaient surnommé le Linnée de la France, laissait trop souvent percer une vive animosité contre ses collègues, et je me disais en l'écoutant que la science ne rend pas toujours les hommes meilleurs. Avec une malignité froide, il avait tracé le portrait des membres de l'Académie des sciences qui faisaient partie, comme lui, de la section de l'Agriculture; chaque dimanche, il venait me faire la lecture de la note qu'il devait lire le lendemain à l'Académie, note toujours abondamment fournie de traits méchants, et lorsque je disais : « Ceci s'adresse à M. un tel, et ceci s'adresse à M. un tel, » il riait de ce rire muet qui éteint la gaieté au lieu de l'exciter.

Nous avions souvent des discussions très-vives : M. T.... niait l'existence des instincts les plus nobles de l'homme; il traitait de mots vides de sens l'amour de la patrie, l'amour de la famille, et quand je racontais quelque beau trait de charité, il haussait les épaules, ou bien, par une raillerie amère, il me punissait de ma croyance au beau et au bien. Aussi l'enthousiasme que sa science m'avait d'abord inspiré allait se refroidissant de jour en jour. La science, de même que l'esprit, a besoin d'être accompagnée de qualités du cœur pour plaire longtemps. Presque toujours, lorsqu'elle n'élève pas l'âme, elle la dessèche.

Un matin la tante de M. Vivien, madame Aublay, qui venait nous voir de temps en temps, arriva tout enthousiasmée d'une nouvelle qu'elle avait apprise la veille. Elle raconta à ma mère et à moi une histoire si extraordinaire que nous ne pouvions y croire; il s'agissait de trois Persans qui, vingt ans auparavant, avaient connu dans leur village un Français dont ils avaient oublié le nom, et qu'ils étaient venus chercher à travers mille dangers jusqu'à Paris, et ce Français, c'était M. Joannin, secrétaire interprète du roi pour les langues orientales. La bonne madame Aublay avait l'âme chaleureuse et beaucoup d'imagination; nous pensâmes d'abord qu'elle mettait du sien dans ce récit; mais elle m'engagea à aller voir M. Joannin, ajoutant que, si elle-même n'était pas sœur, elle aurait été le trouver.

« Mais je n'ai pas osé, ajouta-t-elle, car je le connaissais à peine, et seulement grâce à vous, mademoiselle; il ne m'a fait qu'une visite, et une fois seulement, il est venu prendre le thé avec moi. Vous, vous le connaissez davantage; voyez-le, et vous me raconterez ce qu'il vous aura dit. Il s'agit d'une loterie qu'on veut organiser pour venir au secours des trois Persans, je donnerai des lots et je prendrai des billets. »

Je ne me souviens plus comment j'avais fait la connaissance de M. Joannin, mais nos relations, sans être très-suívies, m'autorisaient en quelque sorte à lui demander des explications sur l'arrivée de ces trois Persans à Paris.

Je me rendis chez lui dès le lendemain, et voici ce que j'appris.

En 1807, le shah de Perse envoya une ambassade à celui dont le nom glorieux retentissait sur toute la surface du globe : l'Empereur répondit à cette politesse en envoyant à Tauris, dans le Kurdistan, un chargé d'affaires : c'était M. Joannin, bien jeune à cette époque. Le chargé d'affaires sut faire aimer le nom français dans ce pays, et, lorsqu'il fut rappelé en

France, il consentit à aller visiter un village de chrétiens catholiques, Khosrew-Abad, à peu de distance de Selimas. La demande lui en avait été faite par David, fils de Gabriel, palefrenier qui avait servi dans les écuries de la légation. Le chargé d'affaires de France ne dédaigna pas d'aller voir David dans sa maison; il assista au service divin avec ses coreligionnaires dans la modeste église de Khosrew-Abad. Son aménité, sa bonté lui attachèrent les cœurs de ces braves gens, et le souvenir de son séjour dans le village fut durable.

La Perse était depuis longtemps menacée d'une guerre avec la Russie; cette guerre éclata en 1827; tout le pays fut frappé de contributions extraordinaires; pas un hameau qui ne dût fournir une somme plus ou moins considérable, et celle qu'on exigea de Khosrew-Abad fut énorme, 5,000 francs. Il fallait payer sous peine de voir les musulmans prendre comme otages les femmes, les vieillards, les enfants. Quoique l'islamisme défende expressément l'usure, elle est pratiquée dans tout l'Orient. On trouva donc à emprunter à des conditions onéreuses, mais des années furent accordées pour se libérer. Si, ces années écoulées la somme de 5,000 fr. ne pouvait pas être remboursée, vieillards, femmes et enfants servaient les musulmans comme esclaves jusqu'au jour du remboursement intégral.

Plusieurs années passèrent sans qu'il fût possible aux malheureux débiteurs de faire autre chose que de payer les intérêts exorbitants qui avaient été stipulés. La misère allait grandissant, et l'on n'en-trevoit aucun moyen de se libérer, lorsqu'un jour David, dont les cheveux avaient grisonné, se leva dans une assemblée, et, rappelant le souvenir du Français qui était venu plus de trente années auparavant visiter ses coreligionnaires de Khosrew-Abad, il proposa de partir pour le chercher, afin de lui faire connaître la détresse de ceux qu'il avait honorés de sa visite et de sa bienveillance. David, comme les autres, ignorait le nom du Français; il avait retenu seulement le nom de Paris, répété bien des fois devant lui, et il savait que Paris était la principale ville de France. Où était située la France? Par quel chemin y arriver? Nul ne le savait.

« Dieu me guidera! » Telle fut la réponse de David.

Alors dans l'assemblée se levèrent deux autres habitants de Khosrew-Abad, Kiril, fils de Youcouf, homme dans la force de l'âge, et Youcouf, fils de Yohan, qui n'avait pas encore vingt ans. Tous deux déclarèrent qu'ils accompagneraient David, fils de Gabriel, et cette grande entreprise fut non-seulement résolue, mais exécutée, sans argent, sans appui d'aucune espèce. Les trois courageux voyageurs traversèrent à pied une grande partie de l'Asie et de l'Europe, et arrivèrent à Paris après avoir bien souffert de la fatigue et de la misère.

Comme ils erraient dans les rues de la grande cité par un jour d'hiver, couverts de leurs robes traînantes qui se ressentaient de la longueur de la route, chaussés de babouches en guenilles, coiffés du bonnet persan, et le menton caché par une barbe inculte, ils attirèrent l'attention des passants, et celle surtout d'un de ces enfants terribles appelés *gamins de Paris*. Par bonheur, ce gamin avait un bon cœur; il comprit que ces pauvres étrangers cherchaient quel-

que chose, l'adresse de quelqu'un peut-être, et il essaya, par signes, de les leur demander. Les Persans ne comprirent pas ; mais recourant à leur tour au langage des signes, ils portèrent leurs mains à leurs bouches, puis ils penchèrent la tête en fermant les yeux, et l'enfant comprit qu'ils avaient faim et qu'ils voulaient dormir. D'un geste il les engagea à le suivre ; il les conduisit rue Mouffetard, chez un logeur, qui refusa d'abord absolument de les recevoir.

« Mais ce sont des chrétiens, disait l'enfant ; en chemin ils ont voulu entrer dans une église pour prier, et en passant devant les autres, ils ont fait le signe de la croix. »

Le logeur voulait des papiers. Pendant le voyage, les Persans avaient dû souvent montrer et faire viser leurs passeports ; ils devinèrent ce dont il s'agissait, et les présentèrent au logeur. Celui-ci fit encore des difficultés : ces papiers étaient pour lui un véritable grimoire, et il ne savait trop à quoi se décider. Aucun moyen d'inscrire le nom de ces étrangers qui ne voulaient pas laisser leurs passeports entre les mains du logeur, tandis que celui-ci ne voulait pas les rendre. Enfin il l'emporta, il mit les passeports sous clé, puis il donna à manger et à coucher aux trois pauvres Persans.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, il fit signe à ceux-ci de le suivre, et il les conduisit à la préfecture de police.

Personne, dans les bureaux ne put déchiffrer un mot de ces passeports, écrits en langue persane, visés en langue turque, en langue russe, en langue polonaise, en langue allemande, etc. Le logeur pestait, car on le retenait avec ses trois hôtes, et il avait affaire chez lui. Alors arriva un jeune Polonais qui reconnut de suite que ces étrangers étaient des Persans ; il déclara bons et valables les visas russes et polonais, mais enajoutant qu'il n'était pas assez versé dans les langues orientales pour interroger ces pauvres voyageurs. « Il faut, dit-il, les conduire chez M. Joannin, qui a longtemps habité la Perse, je m'en charge.

Aussitôt dit, aussitôt fait. »

M. Joannin était heureusement chez lui. A sa vue, David se prosterna ainsi que ses compagnons, et il exposa, les larmes aux yeux, le motif de leur voyage.

Vivement touché, M. Joannin promit d'aider ces braves gens en tout ce qu'il pourrait, et encore une fois se trouva vérifiée cette parole des livres saints : *Je vous le dis, en vérité, ceux qui auront la foi comme un grain de sennéver diront à la montagne : Transporte-toi d'ici là, et la montagne se transportera.*

A Paris, on est très-charitable ; quiconque fait appel à la générosité de ses amis et même de ses connaissances trouve toujours une foule de gens disposés à donner des lots pour une loterie, pour une vente, ou bien à souscrire pour un bal, pour un concert de charité. La bienfaisance publique n'est jamais invoquée en vain, et quand la vogue se déclare pour une grande infortune ou pour une grande misère, on peut être assuré de voir les secours arriver de toutes parts. L'histoire merveilleuse du voyage des trois Persans se répandit avec rapidité dans toute la ville, et les lots pour une loterie arrivèrent en grand nombre. En même temps des propriétaires de cafés firent des offres pour attirer les trois Persans dans leurs éta-

blissements, moyen employé assez souvent pour battre monnaie ou pour achalander une maison, mais on n'eut pas besoin d'y recourir ; la somme nécessaire au rachat des habitants de Khosrew-Abad était presque complète, grâce à de généreuses souscriptions, lorsque la loterie fut tirée, et cette somme fut envoyée immédiatement dans le Kurdistan, par les soins de l'autorité. Dire la joie de David et de ses compagnons serait impossible. Ils voulurent aller rendre grâce à Dieu dans la ville sainte, recevoir la bénédiction du saint-père, et visiter l'église à la boule d'or (St-Pierre). Un tel voyage n'était rien pour d'intrépides marcheurs, et cette fois la générosité parisienne leur assura les douceurs d'une aisance jusqu'alors inconnue.

Pendant quinze jours encore après leur départ, on s'entretenait des trois Persans, puis on parla d'autre chose ; car à Paris un événement succède à l'autre sans interruption ; la vogue délaisse promptement ceux qu'elle avait placés sur le pinacle, et plus d'un beau trait tombe bientôt dans un profond oubli. Il me sembla que cet acte de foi méritait d'être raconté à la jeunesse : la fiction n'avait rien à faire dans ce récit. Tout y devait être simple autant que vrai. d'après les indications de M. Joannin, je consultai plusieurs ouvrages sur la Perse, afin de donner à mes jeunes lecteurs un aperçu des mœurs des habitants de ce pays, et je publiai bientôt le petit volume qui a pour titre : *les Trois Pèlerins ou la Foi.*

Je n'avais point parlé de ce beau fait à M. T....., bien certaine que je ne serais pas comprise. Je ne lui parlai pas davantage d'un ouvrage que je composais alors, et qui parut dans l'année : *Claude ou le Gagne-Petit*. Mon admiration pour la science de mon propriétaire se trouvait beaucoup refroidie depuis que je connaissais le caractère de l'homme ; je descendais moins souvent chez lui ; sa glaciale ironie, chaque fois que je racontais quelque belle action, me révoltait, et au printemps, je le vis avec plaisir faire ses dispositions pour aller passer la belle saison à la campagne. Mais l'homme propose et Dieu dispose : depuis peu de jours seulement il était parti avec sa femme lorsqu'on le ramena mourant ; sa maladie fut de courte durée, et à la fin de la semaine il avait succombé.

Gannal, le célèbre embaumeur, avait cru faire grand plaisir à tous les membres de l'Académie des sciences en leur promettant de les embaumer gratuitement. Je ne sais comment ces messieurs avaient reçu une telle promesse ; ils auraient pu lui répondre : Apparemment vous vous croyez plus immortel que nous tous ! Il accourut avec empressement pour offrir ses services à la veuve. L'opération dura un jour et une nuit et empesta toute la maison. Quand elle fut terminée, Gannal fit inviter les locataires à venir voir son mort ; car pour lui chaque embaumement était une sorte de prospectus qui lui amenait des *travaux*. Il parait ses *sujets*, il leur mettait du rouge, des yeux d'émail, et il cherchait ainsi à faire oublier, en l'oubliant lui-même, le respect dû à ceux qui ne sont plus..... Je passerai rapidement sur ces pénibles souvenirs : la douleur de la veuve était mêlée de tant d'extravagances que la pitié se changeait en dégoût. Ah ! plutôt l'ignorance que le savoir qui étend en nous les sentiments nobles et les plus saintes aspirations de l'âme !

Nous vîmes bientôt qu'il ne serait pas possible de rester dans cette maison; ma mère avait rarement profité de la permission de descendre au jardin, permission accordée toujours d'assez mauvaise grâce. Sous le règne de madame T..., la grille était constamment fermée. J'avais cherché dans le quartier un autre appartement avec jardin sans pouvoir rien trouver; il n'était pas possible que ma malheureuse mère infirme fût ainsi toujours prisonnière, qu'elle fût ainsi constamment privée de l'air extérieur, de la vue de la verdure et des fleurs. Après bien des hésitations, je proposai de nous retirer à Versailles: d'abord ma mère se récria; c'était sans doute faire un grand sacrifice, celui de relations fréquentes avec mes deux protectrices, avec mon bon vieil ami, M. Alexandre Duval, devenu infirme ainsi que sa femme, avec Adèle et Malvina, dont le dévouement filial était au-dessus de tout éloge, enfin avec d'autres bons amis qui me soutenaient de leur affection dans ma difficile carrière; car bien que j'aie évité de m'appesantir sur les dégoûts qui accompagnent pour une femme les relations habituelles avec les libraires, j'avais eu et j'avais encore beaucoup à en souffrir. Je me trouvais même à la veille de soutenir un procès contre mon éditeur. Mais ma mère vénérée, ma chère et courageuse infirme, passait avant tout: pour la décider, je lui dis, ce qui était de toute vérité, que j'avais soif de solitude. Depuis bien des années j'avais fait plus de connaissances que je n'aurais voulu: je me sentais lasse de ces conversations sans but, sans portée, qu'il me fallait soutenir avec des oisifs; à Versailles, je retrouverais seulement une amie de jeunesse et une famille de créoles qui nous avait voué depuis longtemps une vive affection; c'était assez pour ne pas vivre dans l'isolement. J'appuyais toutes ces considérations de la découverte que j'avais faite, dans la rue Berthier, d'un joli petit appartement avec jardin en plein rapport. Ma mère se laissa séduire, et notre émigration fut résolue.

Quitter Paris, où tout me retenait, travaux, affaires, amitiés, pour aller vivre à Versailles, était un grand sacrifice; mais ce sacrifice devait bientôt recevoir sa récompense. Un ami m'avait mis en relation avec M. Émile de Bonnechose, auteur d'une *Histoire d'Angleterre* que l'Académie française a couronnée. A son tour, M. Émile de Bonnechose, qui habitait alors Versailles, me mit en rapport avec M. Sirot, homme pieux et bon, auquel le ciel a accordé le don merveilleux de soulager toujours et de guérir souvent les maux de la pauvre humanité. M. Sirot consentit à s'occuper de ma malheureuse infirme: grâce à ses soins, elle recouvra en partie l'usage de la main et du bras droit. De cette époque date une amitié qui dure encore et une reconnaissance profondément sentie.

Peu de temps après, S. M. le roi de Suède m'honorait d'une nouvelle faveur; mais je dois dire d'abord que M. Bérenger m'avait fait faire connaissance depuis longtemps avec un bon et spirituel vieillard, M. Izarn, ami du roi Charles-Jean et ancienement inspecteur de l'Université. M. Izarn, m'ayant prise en affection, avait bien voulu se charger d'offrir, pour moi, à Sa Majesté, le respectueux hommage de l'ouvrage intitulé *la Pierre de Touche*, et le roi avait ordonné qu'une traduction en serait faite en suédois pour l'usage des écoles de la Suède,

honneur dont j'étais bien fière. Presque chaque fois que j'allais à Paris, et c'était souvent à cause du procès que je soutenais contre mon éditeur, je tentais de voir M. Izarn, dont l'entretien était rempli de charme. Je ne le rencontrais pas toujours. Un matin, le lendemain de mon retour de Paris, je reçus la lettre que voici:

« Mademoiselle,

» Depuis longtemps, vous êtes pour moi un sujet de trouble, de tourments et d'angoisses.

» N'allez pourtant pas vous effaroucher de cette brusque déclaration avant d'en avoir appris les motifs.

» Je fus d'abord tourmenté de regrets quand j'appris qu'étant venue chez moi, vous aviez perdu votre temps à attendre la sortie d'une personne que j'aurais assurément renvoyée bien plus tôt si j'avais pu savoir que vous étiez là.

» Quelques jours après, ce fut bien pire. M. de Löwenhielm, arrivant de Stockholm, vint me voir et me dit qu'il m'apportait une médaille; mais ses malles n'étaient pas encore ouvertes; il me l'envoya pour tant le surlendemain.

» Vinrent alors les embarras pour déterminer le jour où je pourrais vous l'apporter moi-même à Versailles.

» Le jour étant enfin fixé, vint la réflexion que vous ne pourriez voir dans cette médaille que sa valeur métallique, si je ne prenais soin de faire savoir, *urbi et orbi*, comment, pourquoi et de qui vous l'aviez reçue.

» Et cette réflexion fort à propos venue me mit dans la nécessité de rapports avec M. de Löwenhielm, que je ne pouvais pas mettre en scène, à son insu, avec M.***, du *Moniteur Universel*, à qui j'avais donné mon article.

» Et les jours filaient, filaient, et la médaille était toujours là.

» Dimanche, enfin, premier du mois, je vis mon article casé parmi les faits divers de la grande trompette, et je voulais vous apporter lundi médaille et *Moniteur*.

» Mais il était écrit que, rentrant aujourd'hui chez moi, d'où je n'étais sorti depuis huit jours, et pour moins d'une heure, il me faudrait apprendre que vous étiez venue tout juste au moment où je traversais le Louvre!

» Et, si je vais demain à Versailles, il m'arrivera, sans doute, de ne pas vous y trouver.

» Voilà pourquoi je vous fais ce long récit, justification de ma déclaration que mademoiselle Ulliac de Trémadeure est pour moi un sujet de trouble, de tourments et d'angoisses.

» Ce qui ne m'empêche pas de l'assurer, *quand même*, de ma très-haute estime et de ma respectueuse affection.

» J. IZARN.

» Je présente mes hommages à la mère qui a si bien élevé sa fille.

» 4 août 1841. »

On ne pouvait annoncer d'une manière plus aimable la faveur dont le roi de Suède m'honorait. Cette médaille, c'était la grande médaille d'or portant pour exergue: *A ceux qui l'ont mérité par leurs travaux*.

M. Izarn eut la bonté de me l'apporter lui-même.

A la fin du même mois, l'Académie française couronnait l'ouvrage qui a pour titre : *Claude Bernard ou le Gagne-Petit*, et je recevais une nouvelle marque de la bienveillance que daignait m'accorder la famille royale, bienveillance due tout entière à madame de Montalivet, douairière, à madame de Tachet, à M. le comte et à madame la comtesse Camille de Montalivet. Le roi des Français me décernait une médaille d'or à titre d'encouragement et de récompense pour mes longs travaux ; enfin je publiais un nouveau volume, *les Contes de la Mère l'Oie*, et je gagnais le procès entamé contre mon éditeur. Ainsi se trouvait vérifié ce vieil adage qu'un bonheur ne vient jamais seul ; mais un malheur ne vient jamais seul non plus. Depuis deux ans j'avais perdu plusieurs amis dévoués : madame B..., de Versailles, qui nous avait accueillies si affectueusement lors de notre retour d'Allemagne, madame Victoire Babois, au cœur si chaleureux, la bonne madame Aublay, l'excellent M. Delorme, et le bon M. Guernu. En ce moment, mon vieil ami, M. Alexandre Duval me donnait de vives inquiétudes, et ma chère Elisabeth se mourait. Les jouissances de l'amour-propre ne consolent pas des souffrances du cœur, et les triomphes littéraires n'arrêtent point les larmes qu'une juste douleur fait couler. Je n'étais plus à cet âge où l'avenir apparaît sans bornes, à cet âge où chaque espérance évanouie est remplacée par d'autres espérances. Je sentais en moi une tristesse et une inquiétude vague que les succès de l'instant présent ne dissipaient pas ; cette inquiétude vague n'était que trop fondée.

Depuis quelques années les imprimeurs et les libraires de province s'étaient emparés de la publication des livres dits d'éducation ; peu inquiets du contenu de ces livres, ils songeaient surtout à les donner à un prix tel que les libraires de Paris fussent réduits à ne pouvoir soutenir la concurrence. Brouillée avec mon éditeur, je n'avais guère d'espoir d'en trouver un autre à Paris, car ceux qui s'étaient occupés jusqu'alors de livres pour la jeunesse y renonçaient. La province me faisait des offres fort séduisantes sous certains rapports ; on allait jusqu'à me dire : « Le sujet que vous voudrez, le format que vous voudrez, le prix que vous voudrez. » Mais il fallait me soumettre à une censure qui n'existait pas dans nos lois, et cette censure, quoique animée des meilleures intentions, traduisait souvent les pensées de l'auteur de telle sorte qu'on lui faisait dire le contraire de ce qu'il avait d'abord écrit ; j'en avais plusieurs exemples bien frappants. Je refusai donc les offres des éditeurs de la province.

Un autre souci me préoccupait : le séjour de Versailles ne plaisait pas à ma mère. Pendant assez longtemps elle m'avait interdit de me servir des chemins de fer ; il me fallait dès lors accepter l'hospitalité chez Elisabeth, et en laissant ma mère aux seuls soins d'une jeune bonne, passer près de quarante-huit heures dans mes voyages à Paris. L'affreuse catastrophe arrivée au chemin de fer de la rive gauche, acheva de faire prendre à ma mère Versailles en dégoût.

Mais où aller ? Quelqu'un m'indiqua le Petit Mont-rouge, et, dans le square d'Orléans, je louai une maisonnette avec jardin. J'étais bien lasse de tous ces changements de demeure ; nos amis en plaisaient

parfois et me comparaient au soleil qui passe chaque mois d'un signe du zodiaque dans un autre. Le château de la Charolais nous avait gâtées ; enfin, après une année de séjour à Montrouge, je découvris, sur le boulevard du Montparnasse, au carrefour de l'Observatoire, une jolie habitation, comme enfouie dans un amas de verdure. Ma mère avait un assez grand jardin dans un beau jardin, et tout annonçait qu'ici nous pourrions nous regarder comme installées pour plus d'un jour. En effet, nous avons passé près de huit années dans cette maison. Je ne la revois jamais sans que mille et mille souvenirs se réveillent ; souvenirs plutôt empreints de tristesse que de joie, car lorsqu'on est arrivé à l'âge mûr, le nombre de ces dernières diminue tandis que les sujets de tristesse se multiplient au contraire.

Ma bonne Elisabeth avait succombé depuis plusieurs mois, lorsque mon vieil ami, mon conseil, mon appui dans la carrière des lettres, M. Alexandre Duval succomba à son tour. Je pleurai amèrement celui qui avait aplani pour moi les difficultés de la route, celui auquel je devais les deux couronnes décernées par l'Académie française, celui enfin qui m'avait fait connaître les douceurs d'une bonne et franche amitié, partagée par madame Duval, qui me l'a conservée jusqu'à son dernier jour ; et cette amitié je la retrouve encore aujourd'hui dans ses deux filles, Adèle et Malvina.

Si mon vieil ami avait vécu, je n'aurais certainement pas cédé aux instances d'un autre ami, mais ami imprudent, qui était parvenu à me persuader de faire, par moi-même, une entreprise de librairie. Oui, bien des chagrins, bien des soucis m'accablaient alors.

Comme toutes les femmes qui sont obligées de gagner le pain quotidien, je n'avais pu établir dans ma maison l'ordre, l'économie qui sont le fondement le plus certain d'une aisance durable. Les souffrances de mon père, celles de ma mère, m'avaient entraînée à dépenser sans compter, et aujourd'hui que le travail productif me manquait, mes ressources se trouvaient bien au-dessous de nos besoins. Un ami, M. C. G. Simon, rédacteur en chef du *Breton* et membre de la Société industrielle de Nantes, s'intéressa vivement à cette situation pénible. Pendant des années j'avais donné des articles au *Breton* et au *Lycée Armoricain*, fondés par M. Mellinet-Malassis, également fondateur de la Société industrielle de Nantes, société dont l'action bienfaisante n'a pas cessé de s'exercer depuis l'année 1832. J'avais concouru autant qu'il dépendait de moi à seconder dans leurs vues généreuses les hommes d'élite qui la composent, en offrant pour l'école spéciale des apprentis, qui est une de leurs bonnes œuvres, ceux de mes ouvrages que j'avais écrits en faveur des classes populaires, et ce modeste concours avait été accueilli avec la plus grande bienveillance. Sans me rien dire, M. C. G. Simon intéressa si vivement la Société industrielle de Nantes au sort de ma mère et au mien, qu'il fut décidé qu'une requête serait présentée au ministre de l'Instruction publique pour obtenir que son Excellence voulût bien porter aussi haut que possible le chiffre de ma pension littéraire. Les termes dans lesquels sont conçus la délibération et la requête de la Société industrielle témoignent d'une haute estime et d'un vif intérêt pour celle qui en est l'objet, estime d'autant plus précieuse,

que cette société tient un rang élevé dans l'opinion publique.

Le ministre, M. le comte de Salvandy, fit droit à la requête d'une manière flatteuse; il porta le chiffre de ma pension à 1,500 fr., en témoignant le regret d'avoir contresigné l'année précédente une ordonnance qui fixait à ce taux le *maximum* des pensions littéraires.

Notre modeste revenu aurait suffi et au-delà à nos besoins plus modestes encore, si l'état maladif de ma malheureuse mère n'avait nécessité des dépenses extraordinaires et multipliées. Je me demandais souvent si je ne ferais pas sagement de chercher un refuge dans quelque obscur village où l'existence matérielle serait plus facile qu'à Paris; mais comment renoncer à la carrière des lettres, qui avait été, il est vrai, pour moi, jusqu'alors, une source de tourments, de travaux incessants, mais aussi d'aisance pour ma mère, et de jouissances intellectuelles! Tout espoir de trouver un éditeur à Paris n'était pas entièrement perdu, et enfin je ne pouvais pas abandonner l'entreprise de librairie, qui paraissait devoir réussir. C'était par l'étude et par le travail que je parvenais à me distraire de ces sérieuses et tristes préoccupations.

L'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. Arago, venait de reprendre ses cours d'astronomie. La foule se portait à l'Observatoire, et pour trouver place à l'amphithéâtre, il fallait y être arrivé à dix heures du matin. La leçon ne commençant qu'à une heure après midi, c'était trois heures à passer dans l'attente. Autour de la chaire du savant professeur, se trouvaient un grand nombre de places *réservées*, et les élus pouvaient n'arriver à l'estrade que quelques minutes avant l'apparition de M. Arago. Comment parvenir à faire partie du nombre des privilégiés? Après bien des hésitations, je me décidai à tenter une démarche auprès de madame Mathieu, sœur de M. Arago. Je lui écrivis quelle était ma position d'auteur et de garde-malade, position qui ne me permettait pas de dépenser trois heures dans l'attente d'une leçon qui m'enchantait. Je demandais donc à être admise dans l'estrade. La lettre était accompagnée de quelques volumes dont je faisais hommage à mademoiselle Mathieu.

Ces dames, deux jours après, m'apportaient elles-mêmes la réponse, et, de ce jour commença une amitié dont je n'ai cessé de recevoir les témoignages les plus touchants et les plus doux. Admise peu à peu dans l'intimité de la famille, j'ai pu admirer les qualités du cœur les plus rares unies aux dons d'une haute intelligence.

Heureux de ma bonne fortune, petit papa Haumont m'engagea à en profiter pour mettre à exécution le projet de faire un livre d'astronomie destiné aux jeunes filles, projet bien téméraire de la part d'une ignorante comme moi; mais M. Haumont avait sténographié le précédent cours de M. Arago; il avait composé, en vers latins, avec une traduction française en regard, un poème sur l'astronomie. Tout cela m'était offert avec la franchise bretonne ainsi que les conseils d'une bonne amitié. Je pouvais, en outre, compter sur l'obligeance de M. Laugier, fiancé de mademoiselle Mathieu et sur celle de M. Mauvais, savant astronome attaché à l'Observatoire, pour toutes les explications, tous les renseignements dont j'aurais

besoin. Le magnifique cabinet, les beaux instruments, tout enfin devait faciliter mes études.

C'est à peu près à cette même époque que j'eus le bonheur de faire la connaissance de M. et de madame Emile Souvestre. Je le désirais depuis bien longtemps; mais M. Souvestre ne voyait pas de gens de lettres; il fit une exception en ma faveur: mon titre de Bretonne, les lectures faites par ses aimables filles de quelques-uns de mes ouvrages, m'ouvrirent la porte d'une maison où régnait le bonheur. Emile Souvestre n'avait rien des prétentions ni de la fatuité qu'on reproche souvent avec trop de raison aux auteurs qui jouissent de la faveur du public. Sa causerie était attachante; on retrouvait dans l'homme simple et bon toutes les qualités qui brillent dans les ouvrages de l'auteur. Sensibilité vraie, justesse d'esprit, piété sincère, droiture et loyauté. Madame Victoire Babois a dit en parlant du talent:

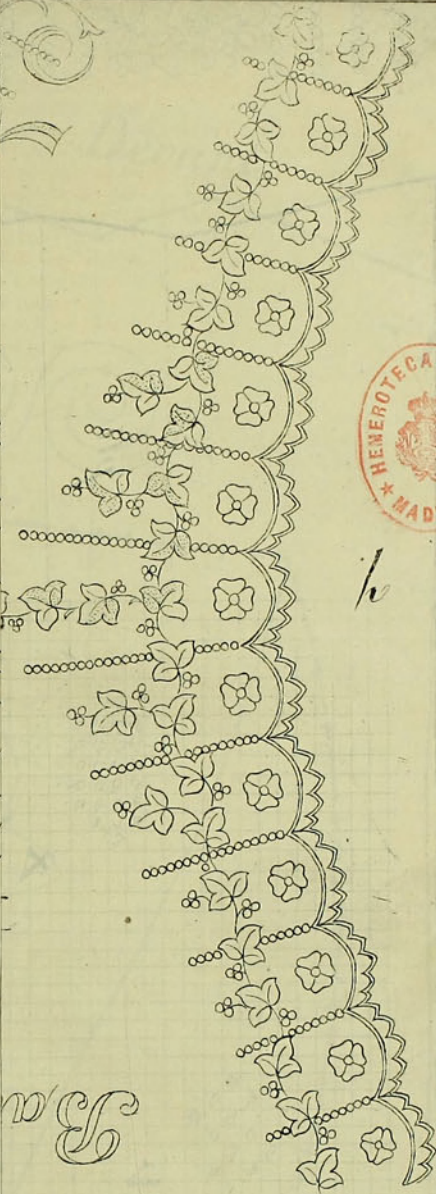
Il n'est touchant et beau qu'avec une belle âme;
Il n'est durable et vrai qu'avec un bon esprit.

Jamais personne n'a mérité mieux qu'Emile Souvestre qu'on lui fit l'application de ces jolis vers si parfaitement justes. Bien malheureusement la mort est venue l'enlever dans la maturité de ce beau talent, et sa compagne inconsolable pleurera éternellement un bonheur à jamais perdu. Elle est digne de celui auquel le ciel l'avait unie.

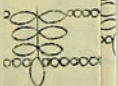
Le temps passait cependant et aucun éditeur de Paris ne se présentait. Celui de province était venu renouveler ses offres brillantes, mais toujours avec la condition de la censure, à laquelle je ne voulais pas me soumettre, non par amour-propre, car la critique m'a toujours trouvée accessible et docile; mais celle qui vous laisse votre libre arbitre, qui vous permet de rester vous-même et non cette censure positive, absolue, qui exige une complète obéissance. Si cet éditeur avait connu mes inquiétudes pour le présent et pour l'avenir, il n'aurait rien compris à la persévérance de mes refus. C'est qu'en moi parlait une voix qui l'a toujours emporté sur les suggestions de l'intérêt pécuniaire. Cette voix c'était celle de la probité; c'était encore le respect de mon nom, et je voyais clairement qu'on voulait surtout acheter ce nom. Il n'avait jamais été, il n'était pas à vendre.

L'inquiétude, le découragement et la fatigue amenée par de longs travaux, par des veilles prolongées, par le chagrin enfin, déterminèrent une maladie grave et qui me mit en danger. J'avais essuyé déjà des indispositions sérieuses, mais j'avais soutenu la lutte debout, cette fois, en proie au délire de la fièvre, je passai neuf jours dans l'ignorance des angoisses que je causais à ma pauvre mère. Les tendres soins de l'amitié me rendirent au sentiment de l'existence et ma première pensée fut pour ma mère. Combien elle avait souffert! je le devinai à l'altération de ses traits.

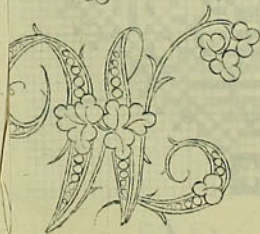
Je commençais à entrer en convalescence, lorsque ma protectrice et amie, madame de Montalivet, m'honora d'une visite. Quelles paroles douces et consolantes elle sut trouver pour relever nos forces abattues! Quelques jours après, madame de Tascher vint à son tour... Ainsi soutenue et encouragée, j'osai espérer que la Providence ne nous abandonnerait pas. Cet espoir ne fut pas trompé. On m'offrit la direction



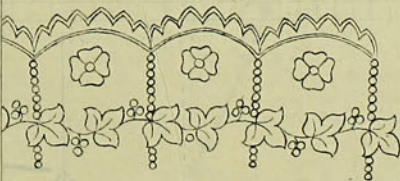
h



13
13



Ca



8. About 1861

calant, les deux inter-
valles des études.
mère d'espérer que j'en la-
raiser de M. et de m'adonner
aux pas de gens de lettres,
l'aventure : mon titre de Bro-
der ses amitiés d'un de
bonheur. Emile Souvestre
ni de la finit qu'on re-
de raison aux autres qui
ble. Sa carrière était sa-
l'homme simple et bon
l'ami dans les ouvrages de
s'essent d'écouter, peut-être
s'adonne Victorine Indigne

qu'arriver une belle hour
l'aveu au bon esprit.

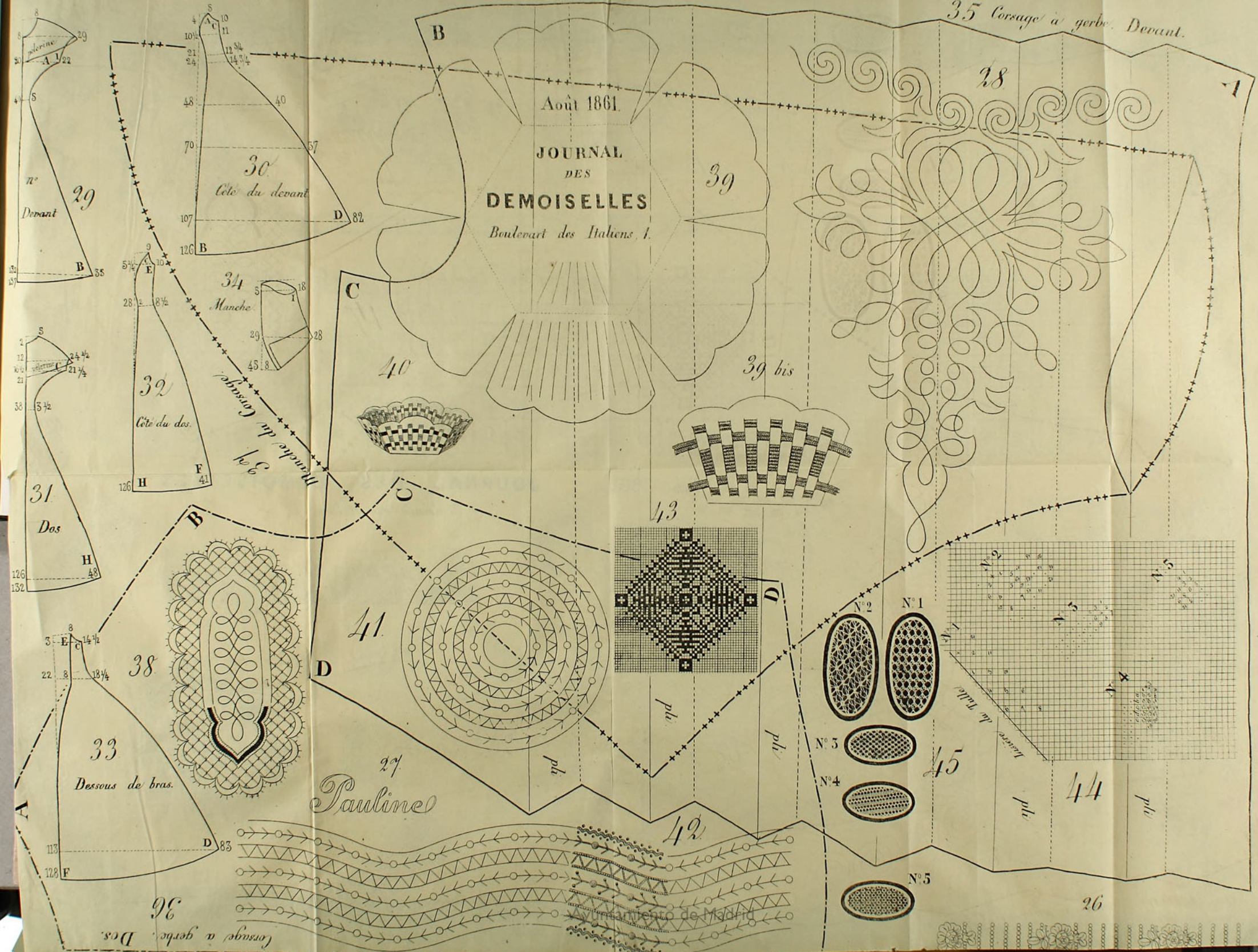
meux qu'Emile Souvestre
de ces jolis vers si par-
surreusement la mort est
vité de ce bon talent, et
rurera étroitement un
est digne de celui auquel

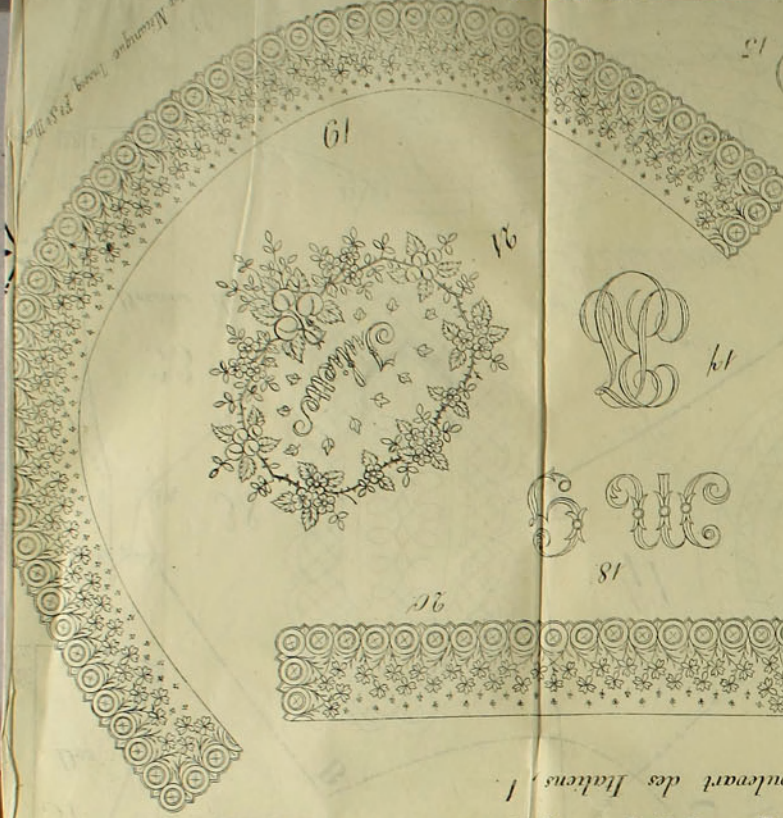
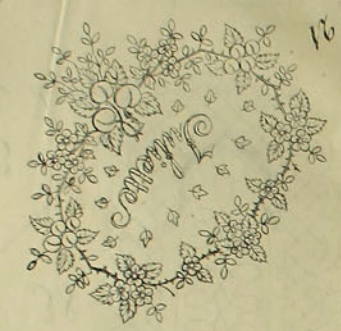
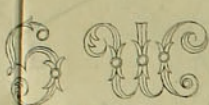
ment et la fatigue
par des veilles presom-
termineront une mal-
anger. J'avais essayé
à faire un arbre, qui
me et non cette con-
ce une complète ché-
conna mes inquiétudes
r, il n'aurait rien com-
refois. C'est qu'en moi
s'empêché sur les en-
re. Cette voix s'élevait
ore le respect de mon
qu'on voulait surtout
as été, il n'était pas à

meillesse, lorsque
de monnair, m'ob-
s'écouler et ensem-
ver son force aban-
sime de Tachez s'élè-
il m'encourage, j'ou-
s'abandonnerai pas,
m'offrit la direction

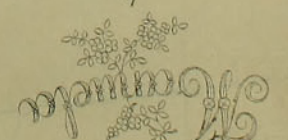
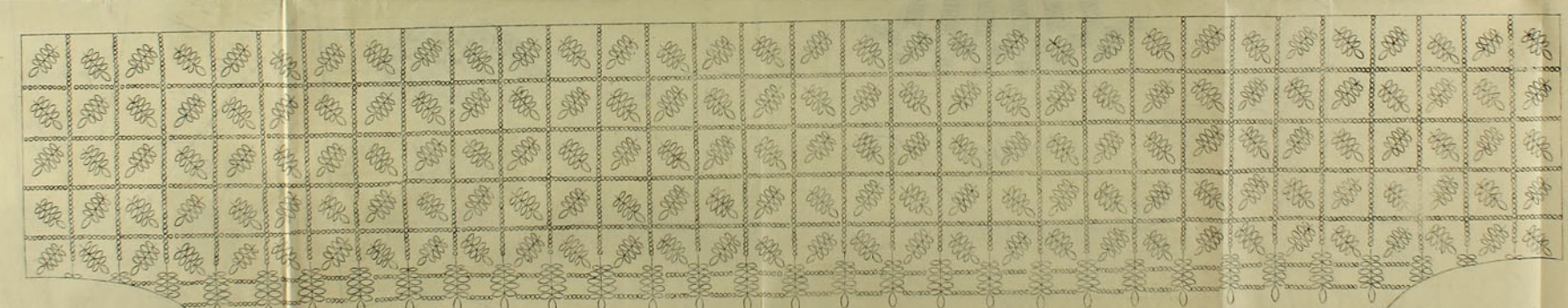
35 Corsage à gerbe. Devant.

Août 1861
JOURNAL
DES
DEMOISELLES
Boulevard des Italiens, 1.

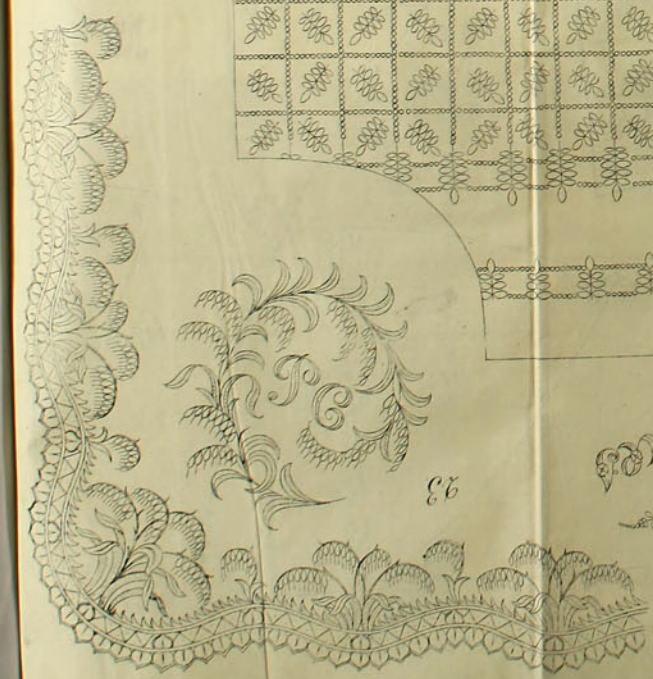
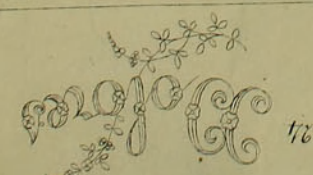




Journal des D^{mes} **JOURNAL DES DEMOISELLES**
Aout 1861. Boulevard des Italiens, 1.

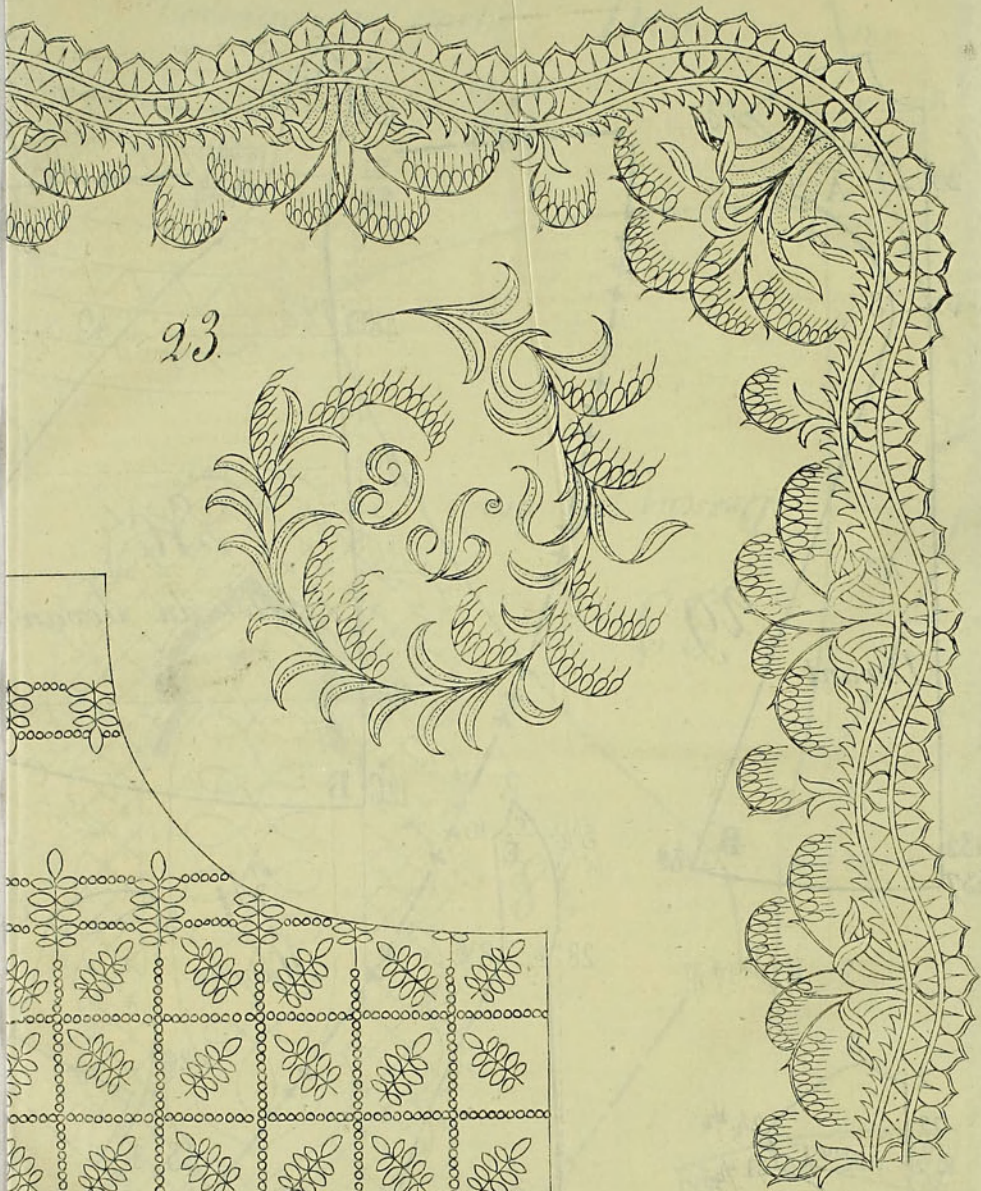


Ayuntamiento de Madrid

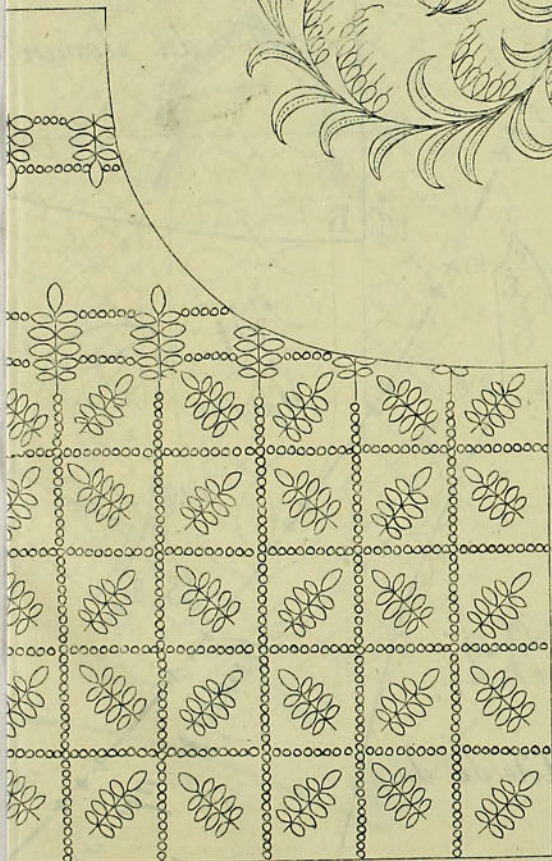


LA V

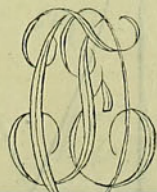
[illegible]



23



22



morale et littéraire du *Journal des jeunes Personnes*; deux amies concoururent à la conclusion de cette affaire, peu avantageuse sous certains rapports, mais qui m'assurait du travail, et, dès que je pus tenir une plume, je commençai à remplir mes nouvelles fonctions.

Il ne faut pas s'imaginer qu'un journal qui paraît une fois seulement par mois n'exige ni grande préparation, ni étude sérieuse, ni préoccupation matérielle. J'ai passé onze années dans ce rude labeur et j'y ai perdu la santé. Mais que de douces jouissances, dans cette correspondance avec de jeunes filles confiantes, spirituelles, bonnes, aimables et affectueuses ! Que de jouissances aussi dans les relations avec leurs mères et avec certains auteurs tels que Émile Souvestre, madame Swanton Belloc, Adélaïde de Montgolfier, madame Charles Reybaud, Adèle Cleret, de Stolz, Emma Duguendy, ma bonne et chère Henriette Renan, et tant d'autres collaborateurs dont j'ai gardé le doux souvenir ! C'est à ce recueil que je dois aussi d'avoir fait la connaissance et acquis l'amitié de la famille Jacotot. Le fils du célèbre auteur de *la Méthode d'Emancipation intellectuelle* vint à moi avec une ouverture de cœur qui me toucha. Il me présenta sa femme et ses deux charmantes filles, Emilie, aujourd'hui mariée à M. Desbordes, bien digne de faire partie de cette excellente famille, et Marie, toutes deux élevées d'après les principes de leur aïeul ; toutes deux fort instruites, toutes deux bonnes musiciennes et improvisatrices. Cette affection, fondée sur une estime réciproque, a grandi d'année en année...

Ici se termine le récit des souvenirs de la vieille femme. Pour elle, comme pour quiconque réfléchit et pense, les souvenirs, au déclin de la vie sont empreints d'une douloureuse tristesse. Peu à peu ont disparu les illusions ; l'expérience a apporté ses fruits amers ; — elle nous a appris que *vivre* c'est voir *mourir* ; que c'est voir disparaître de la terre ceux qui nous ont aimé, qui nous ont soutenu dans la carrière, et ces souvenirs-là, pénibles, mais bien chers, ne trouvent dans le langage, aucune expression pour les peindre.

Dieu avait daigné m'accorder un don précieux, celui de me faire aimer ; je l'en ai remercié bien des

fois ; mais plus j'en ai compris la valeur, plus cruelles ont été ces séparations qu'il faut subir tôt ou tard, car elles ont été plus profondément senties. Des liens bien chers me restent encore ; les enfants de mes anges protecteurs, mesdames de Montalivet et de madame de Tascher, accoutumés, dès le berceau à aimer celle qui aimait leur aïeule et leur mère, m'entourent aujourd'hui de tendresse. M. le comte et madame la comtesse de Montalivet ne cessent de me donner des témoignages d'affection et d'estime, et celle que Maurice, Charlotte, Clémentine et Karl appellent *bonne amie*, reçoit aussi d'affectueux souvenirs des jeunes femmes qui composent la charmante famille de M. le comte de Montalivet, mon bienfaiteur ; car c'est à lui que je dois cette indemnité littéraire qu'il accorda surtout en réparation des injustices subies par mon pauvre père. Enfin des amis vrais entourent ma vieillesse, et mes tristes infirmités ne les lassent pas. Oui, je sens avec joie la reconnaissance remplir mon cœur pour les saintes et constantes affections qu'on a bien voulu me vouer.

CONCLUSION.

Ce n'est pas un frivole sentiment de vanité qui m'a portée à dicter ces souvenirs. Je l'ai prouvé par ma franchise à dire comment s'est ouverte pour moi la carrière des lettres. Je dois tout à mes parents ; j'ai voulu rendre un hommage public à leur mémoire. Nous ne sommes rien par nous-même ; entre les mains d'une mère, d'un père sages se développent les facultés que nous avons reçues du ciel. On l'oublie trop-généralement : des circonstances indépendantes de notre volonté complètent ce développement ; c'est encore là une chose qu'on oublie ; on s' imagine enfin que la culture des lettres peut n'occuper que les loisirs ; j'ai cru devoir prouver que c'est une erreur. Quelques talents éclosent d'eux-mêmes, comme la fleur, mais ces talents-là sont rares. Il m'a donc semblé bon d'avertir la foule des jeunes filles, des jeunes femmes qui se croient appelées à devenir auteurs, que le travail, et un travail assidu, donne seul un succès durable. Voilà comment et pourquoi je me suis laissée entraîner à publier les *Souvenirs d'une vieille Femme*.

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

LA VIERGE A L'ÉCRITOIRE

I

Les touristes et, parmi ceux-ci, les Anglais, qui, l'automne, descendent de la Suisse et des bords du Rhin et visitent en passant la riante Belgique, admirent, lorsqu'ils s'arrêtent à Gand, trois choses : l'hôtel de ville, ciselé comme un joyau, le beffroi, sombre et

1861. VINGT-NEUVIÈME ANNÉE. — N° VIII.

haut que surmonte le dragon d'origine scandinave, la cathédrale de Saint-Bavon, riche d'œuvres d'art et de souvenirs ; puis ils en remarquent une quatrième, c'est la Grande-Boucherie, monument du moyen âge, bâti jadis par une corporation puissante et dont l'intérieur étrange et pittoresque tenterait les pinceaux d'un peintre. Parfois les curieux regardent, au-dessus

de la principale porte d'entrée, une statue de la Vierge d'un grand caractère, d'un aspect majestueux, et qui porte les traces d'une assez haute antiquité, et ils se demandent pourquoi la mère du Sauveur tient à la main droite une écriture, pourquoi le petit Jésus semble jouer avec une plume...

C'est une vieille légende, et nous allons vous la conter.

Il y a longtemps, Philippe le Bon régnait : la ville de Gand était déjà telle que nous la voyons aujourd'hui, avec ses grands édifices, ses larges rues, ses ponts nombreux et sa population active, sérieuse et intelligente, et au moment où commence cette petite histoire, les cloches de toutes les églises sonnaient l'Angelus du soir. C'était le signal du souper dans toutes les maisons bien réglées. Or, il n'y avait pas de maison mieux réglée que celle de l'échevin Martens ; aussi la soupe au lait était-elle déjà sur la table, accompagnée d'un morceau d'esturgeon et d'un plat de harengs (car on était à la veille de la Notre-Dame d'août, jour d'abstinence). Le maître de la maison était assis dans son grand fauteuil ; sa femme, en face de lui ; lui, d'un air impatient, frappait la table du bout de son couteau ; elle, les mains jointes, prête à dire le *Benedicite*, et deux places vides encore disaient qu'on attendait d'autres convives.

« Hubert tarde bien ! dit enfin le père de famille.

— Il va venir, mon cher mari, un petit moment de patience, répondit madame Martens de sa voix douce, Elisabeth est allée le chercher. »

Elisabeth, en effet, en bonne et tendre sœur, dès qu'elle avait vu que son frère ne paraissait pas à l'heure habituelle, avait couru pour l'avertir. Elle avait monté légèrement le haut escalier de pierre traversé un long corridor, et arrêtée devant une porte bien close, elle cognait doucement, en répétant :

« Hubert ! mon frère ! viens, on nous attend ! »

On ne répondait pas. La jeune fille était rouge d'inquiétude, et dans le silence on aurait pu entendre les battements de son cœur ; toute tremblante elle s'appuya contre le chambranle et répéta d'une voix émue :

« Hubert ! Hubert ! réponds-moi ! »

Même silence. Poussée par une inquiétude inexprimable, elle ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil. Son frère était là, assis devant une table, la tête cachée dans ses mains ; il paraissait n'avoir rien entendu, absorbé qu'il était dans une profonde méditation ; autour de lui, la table et les dalles étaient jonchées de fragments de parchemin et de papier, couverts d'écriture, et lacérés, déchirés en petits morceaux.

« Mon frère, dit encore Elisabeth en le touchant à l'épaule. »

Il se retourna brusquement, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut, et montra à Elisabeth un visage altéré et mouillé de larmes. Elle lui prit vivement la main, l'embrassa et lui dit :

« Hubert, qu'as-tu donc ? tu pleures ici tout seul ! mais dis-moi, au nom du ciel, ce qui te fait peine !

— Ce n'est rien, répondit-il en s'efforçant de sourire, c'est un enfantillage. Tu riras de moi si tu savais ce qui me trouble.

— Jamais ! répliqua-t-elle vivement, rire quand tu pleures ! mais, viens, nous nous expliquerons tantôt ; il faut descendre maintenant, mon père nous attend. »

Elle embrassa son frère, essuya avec son mouchoir de lin ses yeux rouges, et l'emmena tout en courant.

« Pardon, mon père ! dit Hubert en entrant dans la salle à manger. »

L'échevin fit un signe d'indulgence, la mère sourit à ses enfants et dit le *Benedicite*, le cœur allégé, puis on mangea. Mais pendant le souper, madame Martens remarqua l'air soucieux de son fils, et quoiqu'elle eût la vue bien faible, elle vit (que ne voient pas les mères !) qu'il avait les paupières humides et qu'il mangeait à peine ; elle en fut tout attristée, mais suivant la pente de son naturel silencieux et paisible, elle ne dit rien et attendit.

Après le repas, M. Martens s'assit à sa place accoutumée, près d'une fenêtre qu'ombrageaient au dehors les festons de la vigne et il prit un énorme volume manuscrit in-folio, intitulé : *Placards de Flandre*, qu'il feuilletait régulièrement tous les soirs. Sa femme s'assit à l'autre embrasure qui, grâce à l'épaisseur de la muraille, formait un espèce de cabinet, où elle était entourée de ce qui servait à ses occupations journalières : sa quenouille, chargée de lin, nouée de rubans bleus, se dressait dans un coin ; des ouvrages de fine couture, une belle broderie en or, œuvre des mains d'Elisabeth étaient rangés dans une corbeille, un ou deux livres de prières imprimés, ce qui était une grande merveille, et un *Nouveau Testament* manuscrit, étaient rangés sur la tablette de la fenêtre, couronnés d'un grand chapelet d'ambre. Madame Martens le prit et se mit à le lire dévotement ; elle était rassurée, car la sœur s'occupait du frère pendant ce temps. Elisabeth avait entraîné Hubert au fond du jardin, sous un groupe de sureaux qui laissaient pendre leurs noires ombelles ; elle s'assit sur un petit banc de pierre, força son frère à s'asseoir à côté d'elle, et lui dit en plongeant ses yeux dans les yeux d'Hubert :

« Eh bien ! parle ! »

Il aurait bien voulu résister, se retrancher dans la froideur et le silence, car l'aveu qu'elle provoquait était pénible ; mais il ne le put, tant le langage de ces beaux yeux noirs était pressant, tant l'expression du visage de la jeune sœur peignait éloquentement la tendresse et l'inquiétude de son âme.

« Tu le veux ! dit-il, mais je te ferai de la peine, et inutilement.

— J'aime mieux la peine avec toi que la joie toute seule. Parle, cher Hubert !

— C'est demain la fête de l'Assomption.

— Oui, répondit-elle étonnée, une belle fête à l'église.

— Et, dans l'après-dînée, c'est la fête annuelle de la Société de Rhétorique (1).

— Deux belles fêtes en un jour, continua-t-elle de plus en plus étonnée ; le matin les hymnes saintes et le soir la belle poésie !

— Tu sais, ma sœur, que la Société a ouvert un concours ? la plus jolie pastorale en l'honneur de Dieu, de la bienheureuse Vierge ou des Saints, remportera le prix. J'ai voulu concourir...

— Toi aussi, mon frère ? je croyais que tu te bornais maintenant à étudier les lois.

— Ah ! Elisabeth, ne sais-tu pas le prix que certaines personnes attachent à ces honneurs ? »

(1) Les Sociétés de Rhétorique étaient très communes en Flandre. C'étaient des réunions littéraires dont les membres joitaient en prose et en vers, et se rassemblaient pour jouer des *mystères* et des pièces de théâtre. Elles datent du quatorzième siècle.

Elle fut frappée d'un trait de lumière : son frère aimait une jeune fille belle et charmante, peut-être voulait-elle que le prix du tournoi de poésie fût déposé à ses pieds.

« Alix l'a exigé ? dit-elle.

— Oh ! non pas Alix ; elle est si modeste et si douce ! mais son tuteur, le vieux chanoine de Sainte-Pharaïde, qui autrefois a cultivé la poésie, qui aime toujours les vers, veut un neveu qui se soit distingué dans ces joutes. Je serai bien accueilli si je triomphe, sinon...

— Et tu as essayé ?

— Et je n'ai pas réussi ! dit Hubert avec chagrin. En vain, j'ai essayé, j'ai évoqué les vers latins, les vers grecs que j'ai appris au temps de mes études ; j'ai lu des vers en langue vulgaire, je me suis redit même les chansons joyeuses ou plaintives que le peuple répète dans les rues : je n'ai pu réussir, et tous les vers que j'ai faits étaient, je m'en rendais compte, lourds, sans âme, sans grâce et sans vie. Le cousin d'Alix, qui rime aussi, emportera avec ce prix, dont je ne me soucie guère, l'approbation de son oncle et la main de celle que j'aime depuis si longtemps !

— Attacher tant de prix à une qualité aussi futile !

— Que veux-tu ? ce n'est pas Alix, mais c'est ce bon vieillard, qui vit avec ses livres, qui se souvient toujours d'avoir vu jadis, alors qu'il étudiait en l'université de Paris, un autre chanoine, Jean Froissard, et la docte christine de Pisan, et le savant Gerson et Alain Chartier, le poète, qui entretient aujourd'hui un commerce fréquent avec Monstrelet, lequel écrit, dit-on, les chroniques de notre temps ; c'est lui qui ne veut accorder sa belle pupille qu'à un homme versé dans les lettres et qui ait fait ses preuves dans les luttes poétiques. Un comte demanderait pour sa fille des couronnes de chevalerie et des armes conquises en guerre ; lui ne veut qu'une fleur du Parnasse, et je ne pourrai la cueillir !

Le jeune homme se tut et une tristesse profonde se peignit sur son visage. Sa sœur l'avait écouté pensif ; elle se leva et lui dit tendrement :

« Courage Hubert, tout n'est pas perdu ! puis elle entra dans la maison, et dit tout bas à sa mère :

— Prieux pour qu'Hubert ne soit plus triste demain !

II

Hubert était un élève distingué des Universités de Louvain et de Padoue ; il était tout nourri de miel de l'antiquité ; il connaissait Virgile et Cicéron, il avait lu Salluste et César, il avait commenté, la plume à la main, Aristote, Platon et saint Augustin, et cependant pas un vers de langue flamande n'avait pu éclore en son docte cerveau, tandis que sa jeune sœur, qui ne connaissait ni le grec ni le latin, dont toutes les connaissances se bornaient au flamand et au français, qu'elle lisait et écrivait couramment, sentait sourdre en elle, sans qu'elle y attachât d'importance, le flot de l'inspiration intérieure. La moindre émotion, un chant d'église, un rayon de soleil, une fleur nouvelle, se traduisaient en un langage imagé et rythmé qui, sans efforts, montait de son cœur à ses lèvres. Simple et modeste, souvent Elisabeth ne gardait pas souvenir de ses inspirations ; rarement elle les confiait au papier, et jamais elle n'en parlait à personne.

En écoutant la confiance d'Hubert, elle se sentit

émue, et il lui sembla qu'une main invisible accordait ce luth intime dont elle entendait les vibrations. L'heure du repos et du silence était venue ; elle regagna sa chambre, et, d'une main distraite, elle défit le lourd escoffion et le long voile qui cachaient ses cheveux ; elle dénoua la pesante ceinture d'orfèvrerie qui retenait sa robe, et elle s'assit pensive. Un blanc rayon de lune entra par la fenêtre et dessinait sur les dalles le reflet affaibli des vitraux de couleur ; la lampe, posée sur la table, éclairait les sombres tentures de cuir, le lit étroit et blanc que surmontait un crucifix entouré de palmes, et les yeux d'Elisabeth, en se levant, rencontrèrent un tableau qui faisait l'ornement de sa paisible retraite. C'était une peinture sur bois, exécutée dans l'atelier des frères Van Eyck, qui représentait le petit Jésus et le petit saint Jean se jouant avec un agneau au milieu d'un charmant paysage. Les deux figures de l'enfant divin et de son précurseur étaient ravissantes de fraîcheur, de délicatesse et d'expression ; le paysage, ombreux et riant à la fois, offrait ce qu'il y a de plus beau dans la nature, la lumière, la verdure et l'onde ; l'agneau même avait une petite physionomie dévote qui ne nuisait pas au tableau. Elisabeth le regarda longtemps ; un sourire se jouait sur ses lèvres, et une pensée heureuse faisait étinceler ses yeux... Soudain elle prit une plume, et d'un seul trait elle écrivit une dizaine de stances. Elle les relut, fit le signe de la croix, se jeta à genoux et dit à demi-voix :

« Sainte Vierge Marie, ma patronne et ma mère, je vous offre mes vers, ils sont à vous et à mon frère ; si mon cher Hubert réussit demain, je vous élèverai une statue en mémoire de vos bontés. »

Elle pria longtemps, puis, sans relire son œuvre, elle se coucha et s'endormit comme un petit enfant. Le jour levant la réveilla ; elle se leva vite, fit sa prière, s'habilla et courut chercher Hubert. Il n'avait guère dormi, lui, et il frémissait à l'aspect de cette brillante journée, qui peut-être verrait donner Alix à un autre.

« Tiens, frère, lui dit Elisabeth en le saluant de son beau sourire, lis ces vers... et dis-moi ce que tu en penses. »

Il les parcourut, les relut encore et dit avec conviction :

« Ces vers sont excellents, pleins d'âme et de naturel ; ils sont ce que voulait la Société de Rhétorique, une pastorale pieuse qui pût être comprise par le peuple. Mais, au nom du ciel, qui donc a fait cela ? »

Elle sourit et cacha son front sur l'épaule de son frère.

« C'est toi ! s'écria-t-il, ce ne peut-être que toi, Elisabeth ! Tu es poète ! comme la belle Christine de Pisan, comme Marie de France, comme les trois Rose autrefois ! (1) sans Muses et sans Parnasse, sans Corydon ni Chloé tu as réussi là où j'ai si ridiculement échoué !

— J'ai essayé, dit-elle, j'ai prié ; Dieu a béni mon œuvre, mais c'est pour toi seul que j'ai travaillé, Hubert !

— Que veux-tu dire ?

— Prends ces vers, ils sont à toi, porte-les au

(1) Rose de Créquy, Rose d'Estrées, Flore de Rose, trois dames poètes du quatorzième siècle.

concours, tu auras la couronne, mon cœur me le dit, et moi j'aurai ton bonheur!

— Et je te rirai ta gloire! Elisabeth, y penses-tu? »

Elle se mit à rire, et lui dit gaiement :

« Ma gloire, y penses-tu, à ton tour? La gloire d'une femme consiste-t-elle à savoir assembler des rimes? Dis plutôt que tu attirerais sur ta sœur critiques et railleries. Ma gloire, Hubert, c'est que nos parents soient heureux et tranquilles, que tu sois content, que la maison soit tenue en bon ordre, que Dieu soit servi et les pauvres gens soulagés. Ma gloire, c'est ma quenouille et mon aiguille! Mais si notre mère, si pieuse et si modeste, savait que j'écris des vers, et que nos voisins sont instruits de ma folie, elle verserait des larmes! Prends ces vers, te dis-je; c'est un secret entre toi et moi, et songe que si tu ne les prends pas, tu me désoleras, et que si tu révéles mon nom, tu m'irrites! »

Hubert lutta longtemps; mais il dut céder à la ferme volonté de sa sœur, qui n'employait son esprit et son imagination qu'au bien de ceux qu'elle aimait. Il céda enfin, elle l'embrassa victorieuse, et courut demander la bénédiction de ses parents, et se préparer à la grande fête du jour.

Quand les offices furent terminés et que la grande procession de l'abbaye du Mont-Blandin fût rentrée dans les murs du cloître, en emportant l'image de Marie ornée d'épis mûrs et de grappes de raisins, les bourgeois se dirigèrent vers la maison échevinale, où avaient lieu les séances de la Société de Rhétorique. Les membres de la Société, en brillants costumes, étaient assis sur une estrade; les membres de l'échevinage, les doyens des métiers étaient aux places d'honneur, et les dames placées dans de vastes galeries. Alix y était déjà, et son joli visage devint pourpre lorsqu'elle rencontra le regard tendre d'Elisabeth.

Les confrères jouèrent et chantèrent un *mystère* sur la fête du jour, et quand les applaudissements de l'assemblée eurent cessé, le doyen de la Société donna lecture de plusieurs pièces de vers sur des sujets pieux, la Naissance du Christ, la Fuite en Egypte, saint Jean à Pathmos, le Martyre de saint Georges et celui de sainte Godeliève. Mais aucune de ces poésies ne parut attirer les suffrages ni du public, ni des rhétoriciens; enfin il déploya un parchemin dont la vue fit battre le cœur d'Elisabeth, et pâler le front d'Hubert, qui s'était caché dans un coin obscur de la salle. Il commença les stances de cette poésie qui est restée populaire, sous le nom de *Petit Jésus et Petit Jean*, et que les ouvriers, les paysans, les enfants des écoles dentellières chantent encore sur un air antique et mélodieux :

« Dernièrement, par une journée d'été, écoutez les gentilles choses que je vis : c'était petit Jésus et petit Jean que je vis qui jouaient avec un petit agneau,

sur un vert gazon de trèfles, ayant une écuelle à la main.

» Leurs blancs petits pieds étaient nus, leurs petites lèvres étaient rouges comme le corail. Ces doux amis étaient assis près d'un limpide ruisseau où se mirait le beau soleil.... » (1)

La simple et naïve poésie fut écoutée jusqu'au bout avec recueillement, et les expressions caressantes et souples dont la langue flamande est si riche, lui donnaient plus de prix. Elle fut applaudie, et le doyen dit avec bonhomie :

« Nobles magistrats et chers concitoyens, nous avons demandé un chant populaire que nos enfants pussent chanter. Celui-ci nous paraît réunir les conditions, il n'est signé que du seul nom de Martens, nous invitons l'auteur à se présenter et à recevoir la coupe d'argent que son travail a méritée. »

Hubert fit un mouvement, mais sa sœur le devina, et mit un doigt sur ses lèvres, pendant que son regard impérieux lui commandait de ne pas révéler son secret. Il demeura immobile.

« Hubert Martens, dit en se levant le bon chanoine, oncle d'Alix, vous aviez annoncé l'intention de concourir; venez donc recevoir le prix qui vous est décerné! »

Les spectateurs, qui avaient reconnu Hubert Martens, le poussèrent malgré lui vers l'estrade. Il semblait qu'on le conduisit au supplice, et ses traits restèrent soucieux pendant qu'il écoutait les compliments du doyen, et qu'il recevait la coupe ingénieusement ciselée qui lui était offerte; un mot d'amitié que lui adressa le chanoine le fit sourire enfin; l'espoir se levait dans son cœur, il lui parut que le chanoine ne pouvait parler de ce ton doux et familier qu'à son futur neveu. Pendant ce temps, Alix semblait bien contente, l'échevin et sa femme paraissaient radieux, mais un visage peignait un bonheur plus profond et plus intime : c'était celui d'Elisabeth.

Quelques mois après, Hubert épousa Alix, et il prouva qu'il n'était pas nécessaire de faire des vers pour sentir la douce poésie de la famille, et pour recevoir et rendre le bonheur.

Elisabeth continua à rimer, et ses jolies chansons endormaient ses neveux en attendant qu'elle les chantât au berceau de ses propres enfants.

Quand elle fut mariée, elle fit élever au-dessus de la porte principale de la Grande-Boucherie, la belle statue de la sainte Vierge que l'on y voit encore; elle mit dans la main droite de Marie son écritoire, elle confia sa plume au petit Jésus. C'était la réalisation de son vœu.

Mme BOURDON.

(1) Cette pièce de poésie, dont nous ne citons que deux strophes, est encore très populaire sur les bords de la Lys. L'air et les paroles en sont également anciens.

PETITE HISTOIRE DES SUPERSTITIONS

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges (1).

Rien n'est plus vrai que ces deux vers du bon La Fontaine. L'homme qui, s'il se rend justice, ne comprend rien aux mystères de son être, qui ne sait ni comment il vit, ni pourquoi il meurt, l'homme dont la science étroite, bornée, rencontre des barrières à chaque pas, a bien de la peine à courber son esprit faible et superbe sous les enseignements de la foi, — la sainte Trinité, l'Incarnation du Verbe, la vertu des Sacraments et surtout celle de l'Eucharistie, la Grâce et la Prédestination; mais il adoptera les fables les plus grossières, il redoutera les objets les plus puérils, il mettra sa confiance dans des pratiques basses et ridicules?

La superstition est le partage de l'incrédulité. Qu'était le paganisme, si ce n'est l'oubli de la suprême vérité — le Dieu un — et l'adoration de toutes les puissances inférieures, vices et passions déifiés, l'eau, la terre, la pierre, le feu, déifiés aussi, et recevant l'encens que les mortels refusaient au Créateur de toutes choses.

On peut affirmer que presque toutes les superstitions modernes sont des restes du paganisme; c'est pour cela que l'Eglise, dépositaire de la Foi, les a en abomination.

Nous ne nous étendrons pas sur les superstitions païennes, *alors que tout était Dieu, hors Dieu lui-même*. L'Assyrie, la première, adora les astres; la Perse, le soleil, ou, pour mieux dire, le feu; l'Egypte, les animaux et les plantes; la Grèce, un roi de Crète et ses enfants, et de plus, les éléments, les forces de la nature, les facultés, les passions, les vices de l'homme personnalisés et placés sur les autels. Rome ajouta, aux dieux du Latium, aux sombres divinités des Sabins, la mythologie de la Grèce, et de ce mélange fit une religion nationale. Mais, encore un coup, nous n'insisterons pas sur ces déviations de l'intelligence qui transportent le culte du créateur à la créature, et nous ne raconterons pas ici l'histoire de la mythologie des différents peuples, nous remarquerons seulement, à côté du culte officiel, national, les superstitions qui rapetissaient les plus fiers esprits. Papirius regardait manger les poulets sacrés avant de livrer bataille; César, qui n'était guère crédule, ne montait pas à cheval sans proférer une parole magique qui devait le préserver de tout accident, et il gardait avec soin un palmier desséché qui, disait-il, le jour de la bataille de Pharsale, avait percé spontanément les parés d'un temple, et lui avait prédit la victoire. Quant au froid et méthodique Auguste, il n'était pas plus esprit-fort que le brillant

César. Il avait peur du tonnerre, des songes, des présages; il attribuait une révolte de son armée à l'imprudence qu'il avait commise de chausser ce jour-là son pied gauche avant son pied droit. Suétone a consacré huit chapitres à raconter les présages relatifs à Auguste, ses songes et les prodiges dont il fut environné. Tibère ne marchait qu'en compagnie d'un astrologue, et il consultait des petits bâtons fatidiques que l'on nommait *les sorts de Préneste*, (1) à peu près comme nos cuisinières consultent le marc de café. Pline, si spirituel d'ailleurs, Pline, le naturaliste, était d'une crédulité naïve alors qu'il s'agissait de superstitions. Il croyait à la pierre qui, placée sous le chevet, donnait des songes révélateurs de l'avenir, et dans ses livres il traite longuement et gravement des cures par les incantations et les paroles enchantées. Voilà la raison et la science de cet homme en qui se résumait la sagesse de son siècle. Lucain, à son tour, qui ne croyait pas à la Providence, croyait à la magie et aux talismans; il consultait dévotement une vieille Thessalienne édentée, qui faisait des dieux ce qui lui plaisait.

Voilà les faiblesses des païens et l'esprit superstitieux qui, chez eux, remplaçait la foi au Dieu invincible. Nos ancêtres, Gaulois et Francs, n'échappèrent pas plus que les vainqueurs du monde à ces aberrations de l'intelligence humaine, si faible lorsqu'elle est laissée à elle-même. Quoique les Druides, dans leurs réunions secrètes, invoquaient un être unique, principe de toute chose (2), ils avaient, à l'usage du vulgaire, un culte qui frappait les sens. Ils adoraient les arbres, ils offraient des sacrifices sanglants à la lune et à Teutatès; ils se croyaient en communication avec les défunts, à qui ils envoyaient des lettres et des messages; des magiciennes, à la tunique blanche, à la ceinture d'airain, leur prédisaient l'avenir, et dans ce culte idolâtrique nous retrouvons l'origine d'un grand nombre de superstitions encore en vogue aujourd'hui. L'erreur a un long retentissement sur la terre.

Dès le commencement du christianisme dans les Gaules, nous voyons les évêques, réunis en concile, défendre les pratiques superstitieuses, restes de l'ancienne idolâtrie. Une lettre de saint Éloi relate les superstitions de son temps. Le peuple adorait encore les arbres et les fontaines, et y portait des offrandes. La Bretagne, la Flandre, l'Ecosse, l'Allemagne, conservent quelques vestiges de ces pratiques.

(1) Préneste possédait un temple dédié à la Fortune.

(2) L'objet du culte des Druides était la nature, ou plutôt le Créateur de l'univers, qu'ils invoquaient sous le nom d'Hésus. Le cercle, image de l'infini, était son emblème. Les dieux secondaires étaient Belen (le soleil), Taranu (le tonnerre), Teutatès (l'intelligence), et la lune.

(1) Fables, IX, 6.

En basse Bretagne, les paysans croient que les dolmens sont habités par mille esprits malfaisants ou favorables, préposés à la garde des trésors ensevelis par les Druides. L'eau des fontaines a conservé à leurs yeux un caractère sacré, et plus d'une fois l'Eglise, se souvenant du mot de Tertullien, « le démon se cache dans les eaux, » a interdit les pèlerinages et les dons qu'on allait offrir à des sources autrefois sacrées. En Flandre, les paysans vont visiter, avant le lever du soleil, un chêne ou une aubépine; ils y attachent une tresse de paille, s'enfouissent sans tourner la tête, et se croient ainsi préservés de la fièvre. Dans le même pays, les mères recommandent à leurs enfants qui jouent au bord de la rivière, de se garder du démon des eaux. Les traditions populaires, si répandues en Ecosse et en Allemagne, des *syrens*, des *filles des eaux*, des *ondines*, des *lutins*, des *nains*, qui habitent près des pierres druidiques, prennent leur source dans les croyances idolâtriques de nos ancêtres, qui vénéraient surtout les forces de la nature, les eaux, les bois et les pierres.

Le sabbat, auquel nos aïeux croyaient si fermement, qui a envoyé tant de vieilles femmes au bûcher, et qui défraie encore les contes populaires des villageois, semble avoir aussi pour origine les cérémonies des Gaulois. Les peuples d'origine celtique attribuaient à la lune une grande influence sur toutes les parties de la terre. Le sixième jour du croissant était appelé par eux le jour qui guérit tout, et dans ce jour respecté de la pleine lune, ils sortaient de leurs demeures toute la nuit pour honorer l'astre favorable par des danses et des chants. L'usage était de se rendre à ces assemblées avec des torches allumées que l'on déposait sur le bord des fontaines, auprès d'un arbre chargé de feuillage. Cet usage se perpétua d'âge en âge, malgré les rites du paganisme romain introduit dans les Gaules, malgré les cérémonies du culte chrétien, qui triompha du druidisme et du paganisme.

Voués à leur ancienne religion, persévérant dans leurs usages, les derniers restes des Druides renouelaient leurs assemblées nocturnes, malgré les défenses expresses des canons de l'Eglise.

Enfin, un capitulaire de Charlemagne parut, qui ordonnait irrévocablement l'abolition des promenades nocturnes, où l'on venait, par respect pour la tradition, renouveler un religieux hommage à l'astre de la nuit.... Ces défenses impérieuses ne firent que renouveler le zèle des sectateurs du druidisme. Alors on vit se multiplier plus que jamais ces mystérieuses solennités où les anciens dieux étaient adorés à la lueur des flambeaux. C'était dans les campagnes les plus désertes, souvent au sein des montagnes, qu'on allait offrir des sacrifices, et qu'on remit en honneur des usages auxquels le peuple attribua un pouvoir occulte, parce qu'il était devenu étranger à ces cérémonies. Les adorateurs de Teutatès reçurent le nom de sorciers, les assemblées nocturnes où ils honoraient la lune devinrent le sabbat, où Satan recevait le tribut de ses adorateurs. Les danses qui terminaient ces réunions servirent merveilleusement des récits dictés par la frayeur. Les druidesses aux longues robes blanches, couronnées de verveine, devinrent des magiciennes que le peuple implorait et redoutait tour à tour. Et voilà comment l'idée du sabbat,

des réunions nocturnes du démon et de ses adorateurs, s'est propagée dans le peuple.

L'astrologie judiciaire paraît être aussi ancienne que l'astronomie elle-même. En voyant ces astres si brillants et si beaux, les hommes, au lieu de leur demander le nom de celui qui les a créés, y cherchèrent des rapports avec leur propre destinée; l'Egypte, la Grèce, l'Italie crurent deviner leur sort dans les constellations; les grandes dames romaines avaient à leur suite un philosophe chaldéen, chargé d'interroger pour elles les étoiles. Les Arabes répandirent cette croyance en Espagne, de là elle se propagea en Europe, et pendant longtemps, il ne naquit pas un prince sans qu'un astrologue ne tirât son horoscope, et ne fit son calcul de nativité. Louis XI, Catherine de Médicis et les princes italiens encouragèrent surtout par leur crédulité cet art mystérieux. Cardan, Thomas de Pisan (père de Christine), Côme Ruggieri, Nostradamus, les deux Langsberg, et les plus célèbres astronomes depuis Ptolémée jusqu'à Képler, se livrèrent à l'astrologie, qui succomba enfin sous les coups du ridicule, et devant les progrès de la science sérieuse. Aujourd'hui, les calculs des planètes, le jargon de la maison de vie, de la conjonction de Mars et de Saturne, etc., etc., sont tombés dans un complet discredit.

La *nécromancie*, ou l'art d'interroger les mânes des morts pour en obtenir la connaissance de l'avenir, se pratiquait chez les Juifs, puisque Moïse défend cette pratique superstitieuse. Ulysse, dans l'*Odyssée*, évoque ainsi l'ombre de Thérésias. Les Thessaliens étaient particulièrement habiles dans ce charlatanisme.

La *catopromancie*, est l'art de connaître l'avenir par un miroir. Les paysannes bretonnes et normandes mettent un miroir sous leur chevet, afin de voir en songe celui qui doit être leur époux. La même coutume règne en Russie, et Charles Nodier a trouvé dans cette superstition, le sujet d'une de ses nouvelles : la *Neuvaine de la Chandeleur*.

La *chirromancie* est l'art de prédire l'avenir par l'inspection des lignes de la main. C'est, comme on voit, la science chère aux bohémiennes, qui inspectent les lignes plus ou moins profondes que le temps et le travail ont creusées dans la paume de la main, qui prédisent une longue vie à celui dont la main est traversée, en diagonale, par un pli droit et creux, des richesses à la main qui porte un A, de la science au doigt auriculaire bien formé, et ainsi de suite. Des auteurs graves se sont abaissés à écrire sur cette science de dupes, que la célèbre mademoiselle Le Normand pratiquait à son grand profit, et au grand détriment de ceux qui la consultaient.

La *cartomancie*, très-en vogue de nos jours parmi le pauvre peuple qui a perdu la foi, est l'art de lire l'avenir dans les cartes. Un jeu de piquet suffit aux opérations de la sorcière; le cœur et le trèfle annoncent les chances heureuses, les piques et les carreaux sont de mauvais augure. Les figures de couleur rouge désignent les blonds, les figures noires les bruns, les as sont signe de richesse, etc., etc. Ce genre de divination était inconnu aux anciens; mademoiselle Le Normand le pratiquait avec beaucoup d'appareil, et dans toutes les villes, dans les plus petits villages, il est quelque recoin obscur et mal famé où de pauvres filles, des servantes, et quelquefois, hélas! des femmes que l'éducation devrait mettre à l'abri de ces

faiblesses, vont demander pour un sou ou pour cinq francs le secret de l'avenir à quelque misérable intriguante qui

Vit aux dépens de ceux qui l'écoutent.

La *Rabdomancie*, ou la baguette devinatoire, enseigne à ceux qui savent s'en servir les trésors, les sources cachées et les lieux ensanglantés par un crime. Un paysan du Dauphiné, Jacques Aymar, rendit célèbre, il y a deux siècles, l'usage de la baguette. En 1692, un marchand de vin de Lyon et sa femme furent assassinés dans leur cave, sans que les recherches de la justice pussent découvrir les coupables. On eut recours à Jacques Aymar : il vint armé d'une baguette de coudrier; soudain la baguette tourne et semble lui indiquer les traces des meurtriers jusqu'à Beaucaille. Il s'arrête aux portes de la prison; on la lui ouvre, on lui montre douze prisonniers, la baguette ne s'agit que en présence d'un petit bossu qu'on venait d'arrêter pour un délit commis à la foire. Jacques Aymar le signale comme un des auteurs du meurtre commis à Lyon; le procès s'instruit, le bossu confesse son crime et meurt au gibet.

Cette affaire fit beaucoup de bruit par toute la France; le prince de Condé fit venir Jacques Aymar à Paris, et voulut mettre sa science à l'épreuve. On fit, par son ordre, sept ou huit trous dans un jardin, on y cacha de l'or, du cuivre, du sable, des bijoux; on proposa à Aymar d'en faire la découverte, mais la baguette opéra de la manière la plus gauche et la plus confuse. Elle prit le sable pour l'or, elle indiqua de l'argent là où il n'y en avait pas; le sorcier passa plusieurs fois sur une petite rivière couverte d'une voûte de pierre, sans que la baguette remuât, et l'on acquit la conviction qu'Aymar était un charlatan rusé qui avait, dans sa province, des compères qui le servaient avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il n'en fut plus question. Une demoiselle Olivet, au siècle dernier, faisait également tourner la baguette, et réussissait dans ses entreprises; elle renonça à ce métier sur l'avis de quelques personnes pieuses. Aujourd'hui la science et l'observation se passent de baguette et d'appareil devinatoire; l'abbé Paramelle, à la seule inspection du terrain, indique les sources qui, souvent, fertilisent toute une contrée.

De tout temps on a vu dans les *songes* quelque chose de prophétique, et, en effet, la Bible en cite auxquels Dieu a donné un sens mystérieux : — celui de Jacob, ceux des officiers de Pharaon, celui de Nabuchodonosor qu'expliqua Daniel, ceux dans lesquels saint Joseph reçut les révélations célestes. L'histoire profane cite le songe de Calpurnie sur la mort de César et celui de Brutus aux champs de Philippi, qu'on peut expliquer tous deux par l'agitation de l'esprit et de la conscience. C'était, chez les Égyptiens, les Juifs et les Chaldéens, un art révéré que celui de deviner les songes. Les Grecs aussi le cultivaient, mais les conciles ont défendu cette interprétation, et notre législation défend également de faire profession de deviner et d'interpréter les songes. Pourtant, combien de personnes désobéissent à ces lois pleines de sagesse! Combien s'inquiètent d'un rêve, et cherchent à interpréter les images vagues et confuses qui se sont présentées à elles dans le sommeil, s'inquiétant pour des chimères, se préoccupant d'un avenir que peut-être elles

ne verront pas, au détriment du présent qui les réclame! Si vieille que soit cette superstition, si embellie qu'elle ait été par la poésie, elle n'en est pas moins condamnable, et le concile de Paris a dit avec raison qu'elle est un reste de paganisme.

Que de faiblesses encore auxquelles s'assujétissent des personnes distinguées par le rang et l'éducation, mais à qui manque la foi pratique, la foi éclairée, la foi en Dieu et en sa providence! Un miroir cassé, deux couteaux en croix, une salière renversée, signes de malheur! En quoi le bris d'un meuble fragile, l'accident qui éparpille un peu de sel, peuvent-ils influer sur votre destinée qui repose entre les mains de Dieu! *Pas un cheveu de votre tête ne tombe sans sa permission*, et vous serez malheureux parce que la fourchette et le couteau sont en croix! On craint le vendredi, ce jour de salut pour les enfants d'Adam! On pense que la journée sera mauvaise parce qu'en se levant, on aura vu une araignée; on ne fera pas faire la lessive la semaine sainte, ou l'octave de la Fête-Dieu, de peur de mourir dans l'année; on se figure que le cri d'un hibou est un mauvais présage, enfin on ne veut pas être treize à table! Avouez, mes chères lectrices, que ce sont là des préjugés fort communs autour de vous; mais avouez aussi que jamais vous n'avez vu céder à d'aussi puériles superstitions un véritable chrétien? Rien de plus esprit-fort qu'un chrétien lorsqu'il s'agit des songes, des cartes, du vendredi et du chiffre fatal treize!

Louis XIII, qui portait ce nombre si redouté, mais qui ne céda pas aux superstitions, aimait le *vendredi* d'un amour particulier, et remarquait que tous les événements heureux et brillants de sa vie s'étaient accomplis le *vendredi*, son sacre, sa première victoire au Pont-de-Cé, la prise de Saint-Jean-d'Angély, la prise de la Rochelle, et enfin l'extrême-onction qu'il reçut le vendredi. Il n'avait pas, comme on le voit, la faiblesse du maréchal de Montrevel, qui mourut de frayeur à la vue d'une salière renversée, ni celle de son petit-neveu, le Régent, qui niait Dieu, et se faisait dire la bonne aventure. Le romancier Henri Murger, bien peu dévot, redoutait extrêmement le vendredi.

Les paysans de tous les pays croient à la *magie* et aux *sorts* que les magiciens jettent sur les hommes et sur les bêtes. On leur attribue la plupart des malheurs publics ou particuliers : la grêle tombe sur un champ? on a vu pendant l'orage un paysan qui, étant dans la campagne, prononçait des paroles et faisait des gestes pour appeler les nuées; un enfant est-il faible et chétif? c'est une vieille femme qui lui a jeté un sort; les vaches sont-elles malades? c'est un voisin jaloux qui en est cause. Il est peu de paroisses de campagne qui n'aient leur sorcier ou leur sorcière : souvent de pauvres gens misérables, abandonnés, et dont la pauvreté atteste qu'ils n'ont pas de commerce avec les esprits. Chaque année les tribunaux ont à connaître de ces affaires, soit que les villageois aient été dupes des sortilèges d'un adroit charlatan, soit que, dans leur crédulité, ils aient maltraité quelque malheureuse créature à qui ils attribuaient un pouvoir occulte et fatal. Leur crédulité remonte, du reste, aux premiers âges du monde, puisqu'on attribue aux prêtres de Zoroastre l'invention de la magie.

Qui pourrait énumérer les superstitions populaires

répandues dans les campagnes ? Le *loup-garou*, souvenir du moyen-âge et de la folie de quelques malheureux qui se croyaient changés en loups ; les *feux follets*, qui conduisent les voyageurs dans un abîme ; le *grimoire*, au moyen duquel les bergers font venir le diable au premier commandement ; les âmes des défunts apparaissant sous la forme d'un lapin, d'un chien noir ou d'une chèvre ; et puis les superstitions particulières à chaque province, à chaque royaume : en Normandie, on craint le *Rudemort* ; en Picardie, le *Moine-Bourru* ; la *Malebeste* à Toulouse ; le *Loup-Garou* à Blois ; le *Roi-Hugon* à Tours ; *Fort-Epaule* à Dijon, à Alençon et dans les Vosges, *Hennequin*, conduisant dans les rues la meule infernale. En Poitou, on redoute *Mélusine*, moitié femme, moitié serpent ; l'Ecosse a son *Homme gris* ; Berlin, sa *Dame Blanche*, des châteaux anglais, l'*Enfant effrayé* et l'*Enfant brillant* ; les provinces danubiennes croient aux *Vampires* ; les Flamands ont peur des *Templiers*, et ils ne manquent pas, lorsqu'on raconte une histoire effrayante,

de dire que le crime a été commis sur un bien du Temple. Gisors avait aussi une fontaine dont l'eau donnait, à celui qui en avait bu, la certitude de revenir mourir au pays natal.

Qui ne voit que ces souvenirs populaires, source d'effroi, ont pour origine quelque crime, quelque événement terrible qui n'est arrivé jusqu'à nous que sous un voile romanesque et mensonger ?

Nous pourrions étendre cet article ; car elle est longue l'histoire des aberrations humaines : ce court exposé suffira-t-il à prouver que presque toutes les superstitions prennent leurs racines dans les traditions les moins vénérables du passé, celles du paganisme, et que toutes sont également nuisibles à l'esprit dont elles altèrent les lumières, et à la conscience, qu'elles font dévier de la voie droite ? Nous le répétons : la religion est l'ennemie de la superstition ; plus on est religieux, moins on est superstitieux.

XXX.

REVUE MUSICALE

On trouve dans notre catalogue d'août une série de morceaux pour orgue et piano, et pour piano et harmonium. Le talent vraiment remarquable de M. Saint-Saëns, organiste de la Madeleine, et auteur des six duos que nous offrons ce mois-ci, est si généralement apprécié, que nous croyons inutile d'ajouter de nouveaux éloges à son nom. L'*invitation à la valse* de Weber, par Daussoigne-Méhul, ainsi que plusieurs autres compositions de cet auteur, qui figurent dans notre collection, méritent aussi d'être classées parmi les œuvres de choix.

Les duos pour piano et violon, qui ne présentent aucune difficulté, sont tous jolis et chantants.

Dans la musique à quatre mains, il est aisé de se rendre compte du plus ou moins de facilité des morceaux par le nom des auteurs : ainsi Thalberg, Mendelssohn-Bartholdy, Sowinski et même Brissot, ne peuvent être joués et compris que par les personnes d'un talent déjà formé ; tandis que Hüntel, Leduc, Rosellen, Lecarpentier, sont à la portée des novices de l'art musical.

Pour piano seul, nous recommandons les magnifiques sonates-fantaisies de Beethoven, les valse de Chopin, sa *Tarentelle*, sa *Berceuse*, morceaux très-difficiles, mais d'une grande beauté.

Les œuvres de Dohler, Goria, Fumagalli, Gottschalk, Pujol, sont aussi des compositions d'un mérite élevé, que l'on doit classer dans la musique difficile encore.

Parmi les morceaux de moyenne force, le choix est très-étendu ; aussi les séparons-nous en trois degrés dans nos catalogues. Les *Gouttes d'Eau*, de Mansour ; *Souvenirs de la Sylphide*, de Thys, sont des pages pleines de charme et de distinction.

Une *Marche des Patrouilles* (vieux Paris), composition très-originale de Levey ; les *Enfants de Paris*, autre marche de Vernoy, et *Rends-moi l'Espérance*, prière, de Va-

lentin, viennent de paraître, et méritent une mention spéciale.

Les bords enchanteurs de la Marne ont-ils inspiré la verve mélodique de M. Henri Kowalski ? On pourrait le croire en entendant la ravissante valse qu'il vient de publier sous le titre de *Souvenir de Champigny*. Rien ne manque à ce morceau : la délicatesse, la grâce, le mouvement s'y font remarquer à la fois, et il est aisé de reconnaître, sous cette simplicité de bon goût, le savoir-faire du maître, qui peut concevoir à ses heures des ouvrages d'un ordre plus élevé.

M. Kowalski a eu l'heureuse inspiration de placer sa nouvelle composition sous le patronage de madame Alfred Stevens, ce qui est encore une condition de succès ; car, bien que madame Stevens ne soit musicienne que pour sa famille et ses amis, elle n'en possède pas moins un de ces beaux talents qui l'est rare de rencontrer dans le monde des amateurs, et même dans celui des artistes.

Une grande collection de morceaux faciles et très-faciles, par les auteurs les plus en vogue ; — des danses pour tous les goûts et de tous les caractères, au nombre desquelles il faut signaler un charmant petit quadrille, *Jadis et Aujourd'hui*, composé sur des motifs d'airs anciens et connus ; la valse du *Petit Chaperon-Rouge*, tous deux de Strauss ; — une polka très-dansante, intitulée *Hauteville*, par Durocher ; — des mélodies et chansonnettes parmi lesquelles nous mentionnerons particulièrement la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*, d'Elwart ; la *Fête-Dieu* et le *Mois de Marie*, mélodies ; *Manon*, *Lise* et *Jeannette*, chansonnettes, toutes trois composées par Baduel ; puis enfin les *Bottines à Bastienne*, autre chansonnette de P. Blaquière, forment le complément de notre huitième catalogue.

M. L.

GIACOMO MEYERBEER

On pourrait suivre pas à pas la musique moderne depuis sa naissance jusqu'à nos jours, depuis les gammes de Grégoire le Grand, qui forment le chant liturgique de l'église romaine, jusqu'à l'invention plus ou moins contestée de Guido d'Arezzo. On verrait, après la musique religieuse, apparaître la musique dramatique, dont les Italiens nous ont donné les premiers modèles, mais qui, transplantée en Allemagne et en France, n'a pas tardé à s'y naturaliser, en se modifiant sous l'influence du génie de chaque peuple. Après s'être servi des instruments pour accompagner la voix, on ne tarda pas à combiner les instruments eux-mêmes; la *symphonie* prend naissance et se développe en Allemagne; la mélodie prédomine en Italie; le mouvement et le drame se font en France. Aujourd'hui il tend à s'opérer chez nous, entre ces trois éléments de l'art musical, une sorte de synthèse vers laquelle ont marché Rossini dans ses opéras français, Auber dans *la Muette* et dont Meyerbeer, qui a écrit successivement dans les trois genres, est cité comme le représentant le plus élevé. Cette opinion est-elle fondée? La musique a-t-elle enfin trouvé son Michel-Ange? *Robert, les Huguenots, le Prophète*, forment-ils, dans une autre sphère, le pendant de la *basilique de Saint-Pierre*, de la *Statue de Moïse* et du *Jugement dernier*? C'est là une grave question que nous ne nous permettrons pas de résoudre, ne voulant pas ressembler à ce critique qui s'épuise à tailler un chêne pour en tirer une allumette.

Il y a bientôt soixante ans que la *Gazette de Leipzig*, dans sa correspondance du 14 octobre 1801, parlait avec éloges d'un petit juif (Kleiner-Jude) nommé Liebman Beer, virtuose de neuf ans, qui commençait comme Mozart, et dont le rare talent de pianiste faisait l'admiration des dilettanti. Comme on le voit, la presse préludait de bonne heure à cet immense concerto de louanges qui devait plus tard s'élever autour de l'illustre maestro. Toutefois, si universel et si pompeux qu'ait été l'hosannah, je doute qu'il ait jamais chatouillé les oreilles du grand compositeur aussi agréablement que les quelques lignes de la gazette en faveur de l'enfant prodige.

M. Meyerbeer se nommait alors Meyer Liebman Beer. Meyer est une sorte de prénom allemand aussi intraduisible que Wolfgang. Liebman équivalait au mot *philanthrope*, et comme plusieurs journaux s'obstinaient à écrire *Bar*, qui signifie ours, au lieu de Beer, il résultait, de l'accouplement du nom et du prénom, la signification assez bizarre d'*ours philanthrope*, ce qui déterminait l'auteur de *Robert* à se présenter devant la postérité, sous le nom plus poétique de Giacomo Meyerbeer.

M. Meyerbeer est né à Berlin, d'une riche famille juive, en 1791, d'après les uns, en 1794, d'après les autres. Son éducation fut soignée; de bonne heure la musique devint sa passion dominante et l'absorba tout entier. Dès quatre ans, il passait des journées à écouter de sa fenêtre les orgues de Barbarie, et, pour peu que la mélodie plût à son oreille, il courait à son piano et la reproduisait à l'instant. Frappé d'une si merveilleuse aptitude, son père le confia aux soins

de Laneka, élève du célèbre Clémenti. A sept ans, le jeune Meyerbeer faisait brillamment sa partie dans les concerts d'amateurs; à neuf, on le citait parmi les meilleurs pianistes de Berlin. Un jour, devant l'abbé Vogler de Darmstadt, le plus illustre professeur de contre-point que possédât l'Allemagne, l'enfant, dit un biographe, se mit à improviser avec une verve presque furibonde. Le savant prêtre manifesta une vive surprise et lui prédit un bel avenir. A dix ans, Meyerbeer composa plusieurs morceaux de chant avec accompagnement de piano. Ces premiers essais furent très-goutés du public. Clémenti alors lui donna des leçons, et un peu plus tard il reçut les conseils d'Anselme Vogler, frère de l'abbé. Ce nouveau maître, grand admirateur de Gluck, mais faible harmoniste, lui fit ouvrir les portes du fameux séminaire musical de Darmstadt, où l'on n'admettait que des élèves d'élite. Là, Meyerbeer se trouva avec Ritter, Knecht, Winter, qui devinrent de savants critiques, Gamsbacher qui fut maître de chapelle à Vienne, et l'immortel auteur de *Freyschütz* et d'*Obéron*, Charles-Marie Weber.

Meyerbeer était encore sur les bancs quand il composa son premier oratorio, intitulé *Dieu et la Nature*, qui le fit nommer compositeur de la cour Grand-Ducale, et qui, joué plus tard à Berlin, fut très-chaudeusement applaudi. — Le jeune auteur prit alors son vol et composa son premier essai dramatique, *le Vœu de Jephté*, opéra seria en trois actes, qui ne fut pas heureux. Cette œuvre, dont les formes froides et sévères se ressemblaient encore du pédantisme de l'école, ne pouvait convenir à la scène : l'année suivante, le jeune maestro se rendit à Vienne, où il fut chargé par la cour de la composition d'un opéra comique, *les Deux Califes*, qui fut représenté en 1814. Cet ouvrage, d'un sérieux glacial, sentait son abbé Vogler d'une lieue. Les oreilles viennoises, constamment caressées par la musique italienne, s'effarouchèrent d'une telle apreté de formes et l'œuvre échoua complètement. Meyerbeer s'abandonnait à un profond découragement, lorsque le célèbre Salieri, qui dirigeait alors l'Opéra-Italien de Vienne, lui conseilla d'aller en Italie pour acquérir, avec le moelleux et la souplesse, la connaissance du chant, qui lui manquait. L'avis était excellent et fut suivi. C'était le temps où la première manière de Rossini faisait fureur. Il n'était bruit partout que de *Tancredi*. Cette partition fut la première que Meyerbeer entendit; elle le transporta d'enthousiasme et fut pour lui comme une révélation. Dès ce moment commence une phase nouvelle pour le talent du compositeur. Il oublie sa rudesse allemande et se voue tout entier à la musique italienne. Bientôt *Romilda e Constanza*, premier essai de Meyerbeer dans le genre italien, est représenté à Padoue aux applaudissements frénétiques de la population. La célèbre Pisaroni interpréta cette œuvre, où l'on remarqua des idées neuves, des mélodies charmantes et une très-large instrumentation. En 1819, il fit jouer au Théâtre-Royal de Turin *Semiramide riconosciuta*, de Métastase, et en août de la même année, à Venise, *Emma di Resburgo*, qui obtint un éclatant succès. Puis il écrivit pour Berlin un opéra en style italien intitulé *la Porte de Brandebourg*; mais cet ouvrage, composé pour une fête nationale, n'arriva pas au jour fixé, et les Berlinoises le laissèrent dormir au fond du répertoire.

Enfin, la renommée de Meyerbeer grandissant toujours en Italie, le théâtre de la Scala de Milan ouvrit ses portes à *Margarita d'Anjou*, œuvre produite par le jeune maître en 1822, et dont le succès fut immense. Vint ensuite l'*Esule di Granata*, dont le premier acte échoua complètement, mais dont le second fut sauvé, grâce à un duo admirablement chanté par Lablache et madame Pisaroni. L'opéra d'*Almanzor*, écrit pour Rome, en 1823, n'a jamais été représenté.

Nous voici arrivés au plus brillant, au plus remarquable de tous les opéras italiens de Meyerbeer. Je veux parler du *Crociato in Egitto*, qui fut représenté la première fois, en 1823, sur le théâtre de la Fenice à Venise. Le succès fut unanime. L'auteur, courbé sous le poids de ses couronnes, alla lui-même monter sa pièce sur d'autres théâtres d'Italie. M. de Larochefoucauld invita le compositeur, au nom de Charles X à venir inaugurer son opéra à la salle Favart. Meyerbeer arriva en 1826 à Paris, où le *Crociato*, chanté par madame Pasta, fit un effet prodigieux. Ici finit la seconde période de la carrière musicale de M. Meyerbeer. Il part en 1826 pour Berlin, où il se maria; il perd successivement les deux enfants nés de ce mariage et, dans sa douleur, il se retire à la campagne où il passe deux ans solitaire et recueilli. C'est à ces deux années de tristesse et de méditation

qu'on peut attribuer la révolution qui s'opéra dans le talent du maestro. Entre l'auteur du *Crociato* et l'auteur de *Robert le Diable*, le pas est immense; c'est une véritable métamorphose. A son début dans la carrière, la science fait presque tous les frais de ses compositions, où l'on chercherait vainement ce feu sacré qui seul donne à la foule le sentiment des beautés de l'art. Plus tard, Meyerbeer découvre, sous l'inspiration de *Tancredi* et du beau ciel italien, des moyens nouveaux et tout un horizon jusqu'alors inaperçu de conceptions mélodiques. Et cependant ce n'était point dans le genre italien que pouvait se déployer complètement le génie du grand musicien. Les allures de Meyerbeer, dans cette sphère étrangère, se ressentent encore de la pesanteur germanique. La science y tue la grâce. L'expression un peu maniérée de l'école italienne, qui rappelle le *marivaudage* français, manque aux ouvrages italiens du célèbre compositeur. En présence de cette grande douleur et de cette profonde solitude, dont nous avons parlé, l'âme du maestro se replia sur elle-même : il se fit en lui un travail intérieur dont nous suivrons les phases dans le numéro prochain.

MARIE LASSAUEUR.

(La fin au prochain numéro.)

Economie Domestique

FRITEAU DE POULET.

Prenez un jeune poulet bien en chair; quand il est vidé et flambé, dépecez-le par membres, qu'on pare soigneusement; faites mariner ces membres avec huile d'olive, jus de citron, poivre, sel, persil en branches; laissez-les de deux à trois heures dans cette marinade, en les y retournant de temps en temps. Epongez-les sur une serviette, saupoudrez-les de farine, faites-les frire dans une friture neuve, de manière qu'ils cuisent vivement sans bouillir. On les sert sous une sauce poivrée et entourés d'œufs frits.

Cerises au vinaigre.

On prend des cerises à eau-de-vie. On coupe les queues, on couvre le fruit à trois reprises de vinaigre bouillant; à la troisième, on laisse les cerises dans le vinaigre et, quand il est refroidi, on bouche le bocal qui les contient.

Ces cerises, servies en hors-d'œuvre avec le rôti, sont bien préférables aux cornichons. On confit de la même manière et pour le même usage des prunes dites de *Monsieur*.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE VIII. — 1 et 2, Bonnet d'enfant, — 3, F. O. — 4, Manuela, — 5, L. P. — 6, Mouchoir avec écusson et L. A. C. enlacés, — 7, Dessin de guimpe, — 8, Garniture, — 9, Bathilde, — 10, M. C. — 11, Dessin à soutacher — 12, J. P. — 13, L. Q. enlacés, — 14, Entre-deux, — 15, H. T. A. enlacés, — 16, M. D. — 17, R. J. enlacés, — 18, M. G. — 19 et 20, Parure parisienne, — 21, Écusson avec Juliette — 22, F. O. — 23, Mouchoir avec écusson et P. C. — 24, Dolores, — 25, D. M.

COTÉ DES PATRONS.

26. Entre-deux, — 27. *Pauline*, — 28. Dessin à soutacher — 29 à 34. Robe princesse réduite au dixième, — 35 à 37. Corsage à Gerbe, — 38. Dessin de Porte-cigares, — 39 à 40. Corbeille en carton bristol, — 41 et 42. Bonnet grec, — 43. Dessin à broder sur filet, — 44 et 45. Jours.

Jeanne à Florence.

Ma chère Florence,

Il est temps de quitter Paris si l'on ne veut courir le risque d'être écrasé sous un moellon, aveuglé par la poussière, brûlé dans un lit de chaud vive, asphyxié par l'odeur de l'asphalte, ou broyé sous la roue d'une lourde charrette.

L'édilité trouvant sans doute qu'à cette époque de l'année les vrais Parisiens, les honnêtes gens, ceux dont il ne faut pas briser le tympan ni entraver la marche, sont enfin partis, s'en donne à cœur joie, activant sur tous les points l'achèvement de ses grands travaux.

Chaque quartier en a sa part; qui pour un boulevard, qui pour un square, qui pour un théâtre ou un égout. Le canal Saint-Martin est métamorphosé en une vaste promenade avec plantations et corbeilles de fleurs; le vieux parc de Monceaux se met à la mode du jour, gazons, massifs, allées sinuées; mais ce qu'il gagne en coquetterie, il le perd en étendue; on le mutilé en l'embellissant. Les Tuileries elles-mêmes ne sont pas respectées : les derniers des parterres qu'avait dessinés Lenôtre vont disparaître, et les lignes droites du jardin français se perdent dans les méandres d'un parc anglais.

Les plus attristés de ce bouleversement ne sont peut-être pas les promeneurs qui ne pouvaient, qu'à distance, admirer les plates-bandes, mais plutôt cette gent ailée, moineaux et pigeons, qui prenaient si gentiment leurs ébats sur les pelouses où venaient les trouver miettes de pain et de gâteau.

On les voit voler, tout inquiets, au-dessus de leur domaine envahi, poussant de petits cris d'effroi à la vue des pioches et des pelles qui tournent et retournent cette terre, si fleurie il n'y a que peu de jours.

Quelques-uns, les aventuriers de la bande, commencent à faire élection de domicile dans le jardin réservé où le *charmeur*, dont je te parlais naguère, exerce maintenant son pouvoir prestigieux.

Mais, là non plus ils ne seront pas tranquilles, car la démolition du pavillon de Flore va jeter de ce côté encore beaucoup de trouble et de confusion, de poussière et de bruit.

C'en est fait : le vieux pavillon, étayé depuis longtemps, va s'en aller pierre par pierre comme s'en sont allées une à une toutes les joies et toutes les douleurs dont il a été le témoin.

D'autres moellons vont prendre la place de ceux que le temps a minés, et dans quelques mois la brosse du badigeonneur aura donné, à l'édifice tout neuf, la teinte grise du vieux palais.

Ce qui tombe pour ne plus se relever, c'est cette belle demeure qui, vue de la Seine, s'élevait si ma-

jestueuse environnée d'ombrages séculaires. Depuis un mois, le marteau et la pioche se disputent le château de Bercy; et le fronton, qui avait si grand air, et ces balcons où parurent tant de femmes charmantes, tout s'écroule. Quelques pans de mur restent encore, à travers lesquels on entend, le soir, gémir le vent qui agite les grands arbres.

Plus heureux que le château, la plupart de ces beaux arbres vont être transplantés, et devenir peut-être l'ornement d'un square ou d'un boulevard nouveau; mais pour eux quel changement! Des matins sans fraîcheur et des soirs sans silence; la poussière de la rue au lieu de rosée, et l'ardente lumière d'un bec de gaz venant dessécher et brûler ces feuilles que caressait et ravivait la brise embaumée du soir.

Tu ris de mes naïvetés, Florence; mais, que veux-tu, tout ce qui vit m'inspire de l'intérêt, et la souffrance, fût-ce celle d'une feuille, me cause toujours un sentiment de tristesse; ce qui pourtant me console et me rassure, c'est ce que je viens de lire dans un journal de Norwich :

« Le docteur X, médecin des arbres, les traite dans toutes les affections, fatigue, calvitie, consommation, spleen, etc.... Il se rend dans les jardins malades et dans les parcs valétudinaires, à des prix modérés... »

Jamais annonce ne vint plus à propos; car de tous côtés les arbres de nos promenades s'étioilent et se dépouillent.

Espérons que le docteur X, en délivrant du spleen tel arbre qu'on avait arraché de sa clairière, trouvera aussi un remède efficace à la maladie de la vigne et des pommes de terre, qui fait encore, dans beaucoup de localités, le désespoir des cultivateurs.

Au reste, la société d'acclimatation ne reste pas inactive, et cherche à lutter contre le fléau. C'est ainsi que, dans une de ses dernières séances, on a donné lecture d'un rapport intéressant sur un nouveau tubercule, la pomme de terre d'Australie, dont la culture a, depuis un an, réussi parfaitement en France, et qui l'emporte sur celle de Parmentier par le goût, le volume et le poids.

De quelle ressource serait une pareille plante pour cette pauvre Irlande!

Ces misères et ces douleurs me rappellent qu'à l'heure où j'écris, bien des malheureux attendent peut-être le morceau de pain qui doit les empêcher de mourir. L'été, jusqu'ici, a été plus désastreux que l'hiver, car c'est le travail de la veille, l'espoir du lendemain que ces pauvres gens ont vu détruire par des orages ou emporter par des trombes.

Ainsi, dans la Côte-d'Or, une colline a roulé dans le vallon, couvrant d'un lit de sable les moissons dorées, et semant la stérilité et la famine où tout était jusque-là abondance et promesses.

Que faire à un si grand mal, diras-tu? Ce n'est

point dans nos bourses de jeunes filles que nous trouverons jamais les millions perdus.

— Je le sais bien, hélas ! mais ce n'est pas non plus une raison pour fermer les yeux et se boucher les oreilles.

On peut faire un million avec des pièces de dix sous, comme on remplit un sac de blé avec les grains des épis qu'a ramassés le glaneur.

Ce que je voudrais, c'est que pendant ces jours de vacances, qui sont pour nous des jours de bonheur, nous n'oublions pas qu'il est bien des jeunes filles moins favorisées, et que, pendant ces voyages où l'on nous permet de céder si facilement à tous nos desirs, nous sachions parfois renoncer à telle fantaisie qui nous tente, pour en mettre le prix dans la bourse des déshérités. Une petite plante ramassée sur la montagne est un souvenir aussi charmant du pays parcouru qu'un bijou ou un objet en bois sculpté : l'étagère y perdra quelque chose, peut-être, mais le cœur y gagnera de si pures jouissances !

N'est-ce point aussi ton avis ?

Qui ne dit mot consent, dit le proverbe ; je prends donc ton silence pour un acquiescement et me hâte de t'embrasser pour aller donner une heure aux préparatifs de mon départ, puisqu'il est bien décidé que je vais te rejoindre aux bains de mer.

Ces pauvres bains de mer ! Croirais-tu qu'on vient de leur créer une concurrence redoutable, et que Paris, désormais, entre en rivalité avec Dieppe, Ostende et Biarritz ?

Sur le quai d'Orsay, au pied des vieux arbres, se balance, sous de grands mâts, une jolie frégate, bien gracieuse, bien propre et qui n'est autre chose qu'un établissement de bains de mer.

Oui vraiment, de bains de mer, puisqu'on y trouve de véritable eau salée, non pas de l'eau artificielle, fabriquée avec de l'eau de Seine et des sels quelconques, mais de l'eau venue en droite ligne de l'Océan et recueillie dans un grand réservoir d'où elle sort à volonté pour servir à mille usages, aux bains, douches, etc.

Ces bains, dont les vertus thérapeutiques valent, assure-t-on, celles des véritables bains pris sur la plage, seront une précieuse ressource pour ces Parisiens sédentaires qui ne peuvent aller chercher la mer jusque dans son lit : la voilà qui vient à eux : n'est-ce pas un acte de gracieuseté insigne ?

Ce qui a paru généralement moins gracieux, aux astronomes du moins, c'est la façon inopinée et vraiment cavalière dont la comète a fait son apparition dans notre monde : entrer, sans se faire annoncer, cela s'était-il jamais vu ?

Autrefois, non sans doute, mais cela se voit depuis quelque temps et madame la comète n'a fait ainsi que se soumettre aux dernières lois de l'étiquette ; c'est donc une comète bien avertie et fort au courant des modifications que fait subir, de temps à autre, au code du *savoir-vivre*, ce grand maître un peu bizarre qu'on appelle l'usage, et qui règne chez nous en souverain...

On dit, au reste, ce sont les princes de la science qui parlent, que ladite comète, — elle n'a point été baptisée, la mécréante ! — jette beaucoup d'obscurité sur les théories, peu lumineuses jusqu'ici, de l'existence et de la marche des astres chevelus. On l'accuse d'ap-

porter dans le monde étoilé une étrange perturbation.

C'est sans doute rancune d'astronomes pris par elle au dépourvu et je suis d'autant moins disposée à accepter, comme article de foi, cette assertion, légèrement injurieuse, que je vois le céleste aréopage passablement divisé à cet endroit, quelques-uns allant même jusqu'à poser en fait que ce n'est pas la comète qui nous a visités, mais que c'est nous, que c'est notre globe, pour parler plus clair, qui est allé à sa rencontre, se frayant audacieusement un passage à travers son immense queue.

Décidément la terre, comme Guzman, ne connaît pas d'obstacles.

Et moi, chère amie, si j'en connaissais qui pussent m'empêcher d'aller à toi, je les forcerais à disparaître avec plus de rapidité encore que n'en a mis à nous quitter, à peine arrivée près de nous, la comète en question.

Je croyais que ce serait pour aujourd'hui mon dernier mot, et voici qu'il me faut encore te parler de ce petit *marquis* et de cette gentille *bouquetière* que te porte le journal du mois.

A quel usage sont-ils destinés ?

Ils peuvent servir, ma bonne amie, à orner ce vase en buis, ce presse-papiers ou ce dessus de bureau en albâtre, cette coupe de cristal, cette boîte en bois de Spa, cet écran en soie ou même cette paire de bougies.

Mais comment faire passer ces contours délicats, ces nuances si tendres, du papier sur la soie, le bois ou l'albâtre ?

Rien de plus simple.

Procure-toi seulement du vernis à l'esprit-de-vin, un petit pinceau en blaireau pareil à ceux dont on se sert pour la peinture à l'aquarelle, un morceau de drap et un couteau à papier.

Couvre le dessin, autant que possible en ne dépassant pas les contours, d'une légère couche de vernis, puis dépose ce dessin sur l'objet que tu veux décorer, en ayant soin de le mettre du premier coup à la place qu'il doit occuper, afin que le frottement n'altère pas le dessin.

Recouvre ensuite ce papier d'un morceau de drap imbibé d'eau ; puis, à l'aide du couteau à papier ou d'un manche de plume, frotte en tous sens de manière à exercer une pression qui fixe le dessin.

Aie bien soin que le drap, sans être trop mouillé, le soit suffisamment pour que tout le papier se trouve entièrement imbibé.

Cette opération terminée, enlève le drap ; puis, avec une éponge, imbibes le papier qui doit alors se détacher de lui-même, ne conservant plus aucune trace du dessin, lequel se trouve fixé sur l'objet.

Il est utile ensuite de laver ce dessin avec un chiffon de mousseline très-fine ou un blaireau imbibé d'eau et de frotter légèrement sans altérer le dessin.

Le lendemain, tu passeras une légère couche du même vernis à l'esprit-de-vin pour donner du brillant aux couleurs.

Si le dessin doit-être appliqué sur un objet de couleur foncée, livre, bureau en *chagrin* ou sac en cuir, il faut préalablement le recouvrir d'une légère couche de blanc de céruse délayé dans de l'essence, en suivant tous les contours du dessin, de manière à ce que le dessin disparaisse entièrement et lorsqu'il sera bien

sec, c'est-à-dire le lendemain, tu procèderas comme je te l'ai expliqué tout à l'heure.

Tu vois, ma chère Florence, que cette nouvelle invention de M. Dupuy est vraiment merveilleuse autant par la facilité de l'exécution que par le nombre infini de ses applications.

Nos amies trouveront au bureau du journal un grand assortiment de dessins, chiffres, armoiries, fleurs, oiseaux, etc., propres à tous les usages cités plus haut.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, BONNET D'ENFANT, point de poste et broderie à la minute, ou bien broderie anglaise.

3, F. O., anglaise, plumetis.

4, *Manuela*, fantaisie, plumetis.

5, L. P., petite gothique, plumetis

6, Mouchoir avec écusson et L. A. C., enlacés, anglaise et fantaisie, plumetis.

7, Dessin pouvant servir pour guimpe, chemisette ou chemise, plumetis et point de sable.

8, Garniture assortie au dessin de la guimpe.

9, *Bathilde*, anglaise, plumetis.

10, M. C., grande anglaise, plumetis.

11, Dessin à soutacher, pour robe d'enfant ou de jeune fille.

12, J. P., anglaise, plumetis.

13, L. Q., anglaise, plumetis.

14, ENTRE-DEUX, plumetis et point de sable.

15, H. T. A., enlacés, fantaisie, plumetis.

16, M. D., anglaise fleurie, plumetis.

17, R. J., enlacés, anglaise, plumetis.

18, M. G., bâtarde; plumetis.

19 et 20, PARURE PARISIENNE à broder :

1° au plumetis, avec jours, sur mousseline;

2° en fine application de nansouk sur tulle d'Alençon.

Exécuté de cette dernière façon, ce charmant dessin imite, à s'y méprendre, le point d'Alençon.

21, Ecusson avec fleurs et fruits, et *Juliette*, petite anglaise, plumetis.

22, F. O., enlacés, anglaise, plumetis.

23, Mouchoir avec écusson et P. C., anglaise, plumetis.

Les épis peuvent s'exécuter au plumetis et point de poste.

24, *Dolorés*, plumetis.

25, D. M., anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

26, ENTRE-DEUX, plumetis.

27, *Pauline*, anglaise, plumetis.

28, Dessin à soutacher sur la jupe d'une robe d'enfant. Ce dessin forme *quille*; on met une quille entre chaque lé, et l'on continue le petit motif tout autour de la jupe, au dessus de l'ourlet.

Le même dessin peut également servir pour *zouave*. Le motif se placera alors en haut et en bas du dos, et au coin de chaque devant.

29 à 34, ROBE PRINCESSE. Ce patron est celui de la robe nankin donnée le mois dernier et que nos abonnées ont trouvée charmante. Cette robe, sans couture à la taille, a presque la coupe d'une basquine.

Elle se compose de six parties.

29, Devant.

30, Côté du devant.

31, Dos.

32, Côté du dos.

33, Dessous du bras.

34, Manche.

La pèlerine est indiquée sur le devant et le dos; elle a la même encolure et la même épaulette que le devant et le dos, avec un peu plus de longueur sur l'épaulette.

35 à 37, CORSAGE à gerbe.

35, Devant.

36, Dos.

37, Manche.

Ce corset est celui de la gravure du mois dernier. Le devant est plissé et le dos froncé du bas.

Il ne convient que pour les étoffes légères, mousseline ou gaze.

La manche que nous donnons, et qui n'est pas celle de la gravure, est une simple pagode qu'on peut garnir de ruches, de tuyautés ou de volants.

On peut encore la froncer du bas et ajouter un poignet assez large pour passer le bras.

38, Dessin de PORTE-CIGARES à broder sur peau grise.

Le motif du milieu, ainsi que les deux filets des dents, se fait en fil d'or fin; les quadrillés en cordonnet de soie noire; un point en fil d'or retient les deux cordonnets à l'endroit où ils se croisent. De petits points en cordonnet de soie noire simulent le picot des dents; enfin un velours noir, retenu de chaque côté par une soutache d'or, forme l'encadrement intérieur.

Ce dessin produit un très-joli effet. On trouve les fournitures chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré.

39 à 40, CORBEILLE en carton de Bristol.

Cette corbeille se prépare et se fait de la même manière que le cache-pot donné dans le journal du mois de juin, seulement les divisions des pans se font, non avec des ciseaux, mais avec un canif coupant très-bien, parce que, le bord supérieur ne devant pas être ouvert, on ne couperait pas uni avec des ciseaux. On comprend aussi que le fond de percaline devient parfaitement inutile. Le dedans de la corbeille en est l'endroit. C'est donc en dehors que se rattacheront et se coudront la chenille ou la laine et la soutache, et il faudra le faire avec grand soin afin que cela paraisse aussi peu que possible. Le dessin n° 39 (*bis*) donne un modèle d'enlacement qu'il sera facile d'imiter, rien qu'en le regardant.

En agrandissant un peu le fond de la corbeille et en le festonnant comme le bord des pans, on aurait un dessous de flacon.

Le n° 39 est le patron de la corbeille de carton bristol.

Le n° 40, l'ensemble de ladite corbeille. Celle que nous avons vue était en chenille verte et en soutache marron; les deux rangs dont les bouts ne sont point arrêtés (n° 39 *bis*) étaient en soutache, le reste en chenille.

41 et 42, bonnet grec à broder sur velours noir.

Le petit agrément ondulé qu'on remarque en haut et en bas du dessin, est un double cordonnet de soie bleue, retenu entre chaque dent par un point en soie bleue. Les petites perles qui entourent cet agrément sont en jais.

Les deux motifs du milieu se composent de deux torsades en or, entre lesquelles court un zig-zag, une espèce de point anglais en cordonnet bleu.

Quant aux trois guirlandes qui complètent le dessin, elles sont formées d'une tige en fil d'or à laquelle se rattachent de petites branches en cordonnet bleu, terminées par des perles de jais. Les pois qui séparent les branches se brodent au passé en cordonnet bleu. On pourrait y substituer de grosses perles.

Ce dessin, fort joli, est très-vite fait.

43, Dessin à broder sur un fond de filet, et destiné à une courtépointe ou à un dessus d'édredon.

On pourrait également le broder sur un fond de canevas ou de crochet tunisien.

44 et 45, Jours.

Le n° 44 indique le travail.

Le n° 45, l'effet des jours.

Explication des jours.

1, Ce jour, qui produit un grand effet, est destiné à un large espace. Pour le faire, on tiendra le tulle, la longueur perpendiculairement devant soi : le compartiment contenant le modèle devra être placé en biais sur le doigt. Si nous supposons le fil attaché au haut du compartiment à gauche, et au point marqué d'une + fig. 1^{re} dont chaque carreau représente un réseau, on passera l'aiguille de + en 1, de 2 en 4, en serrant le point ; de 2 en 3, sans serrer ; de 1 en 3, de 3 en 4, de 3 en 5, de 4 en 5, de 5 en 6, de 6 en 7, de 5 en 7, et ainsi jusqu'au bout, en serrant les points en biais et sans serrer les points perpendiculaires.

On retourne l'ouvrage de manière que ce qui était était à gauche soit à droite, et le dessin retourné ainsi, on passe l'aiguille de 8 en 7, de 8 en 9, de 7 en 9, de 9 en 10, de 5 en 10, de 5 en 3, de 10 en 3, de 3 en 11, de 3 en 2, de 11 en 2, de 11 en 12, de 2 en 12. On retourne de nouveau l'ouvrage et l'on fait le troisième rang comme on a fait le deuxième. Il est inutile de dire que, pour passer d'un rang à l'autre, on fait quelques points invisibles sur le cordonnet.

2. On tient le tulle pour faire ce jour en sens contraire du précédent, c'est-à-dire la largeur perpendiculaire sur le doigt. Le fil attaché au haut du compartiment à droite, et au point marqué d'une croix (fig. 2), on passe l'aiguille de 1 en 2, puis de 3 en 4. On serre les points et on étire les brides au-dessus du premier point et au-dessous du deuxième, jusqu'à ce que le tulle ne fronce plus. On repasse de 1 à 2, puis de 3 à 5, de 6 à 2, de 5 à 4, de 4 à 6, et de 3 à 4. Tous les points se serrent fort, et à chaque point on étire les brides, afin que le tulle ne se trouve raccourci en aucun sens. Après avoir étiré la double bride sous le dernier point, on le cordonne de trois ou quatre points et l'on fait un autre nœud en passant de 7 en 8, de 3 en 4, de 7 en 9, de 10 en 4, de 9 en 3, de 8 en 10 et de 7 en 8. Le rang fini, on retourne l'ouvrage et le dessin, on fait quelques points sur le cordonnet et l'on passe de 11 en 12, de 13 en 14, de 11 en 12, de 13 en 15, de 16 en 12, de 15 en 11, de 14 en 16 et de 13 en 14. On cordonne les brides qu'on n'a pas oublié de bien étirer, et l'on passe de 17 en 18, de 13 en 14, de 17 en 19, de 20 en 14, de 19 en 13, de 18 en 20 et de 17 en 18.

Quand il n'y a pas assez de réseaux pour faire les

nœuds entiers, on prend ceux qu'on a, et, pour ceux qui manquent, on fait quelques points dans le cordonnet, points qui doivent être aussi peu visibles que possible.

3. Le tulle se tient pour ce jour comme pour le n° 2, le fil attaché à droite ou à gauche, ce qui est indifférent ; mais supposons à droite, on passe deux fois, en serrant le second point, de 1 en 2, de 3 en 4, de 5 en 6 et de même jusqu'au bout, puis on revient sur ses pas, en passant deux fois par les mêmes réseaux déjà pris absolument comme on vient de le faire. On répète la même opération sur tous les rangs de réseaux, en passant de 2 à 7, de 4 à 8, de 6 à 9, etc., etc.

4. Quoique ce jour se fasse en biais, on tient le tulle comme pour le précédent. Pour faire un rang de petites croix, le fil attaché au point marqué d'une croix on passe de 1 en 2, de 3 en 4, de 1 à 2, de 5 en 6, de 7 en 8, de 5 en 6, de 9 en 10, de 2 en 11, de 9 en 10, de 12 en 13, de 6 en 14, de 12 en 13, de 15 en 16, de 10 en 17, de 15 en 16, de 18 en 19, de 13 en 20, de 18 en 19, et toujours de même, jusqu'au bout. On laisse deux rangs de réseaux ouverts entre chaque rang de croix et on grossit la bride qui les sépare en passant de 1 en 5, de a en b, de 5 en 9, de b en c, de 9 en 12, de c en d, de 12 en 15 de d en e, etc. On triple le fil en repassant deux fois par les mêmes réseaux.

N° 5. Le tulle placé de la même manière sur le doigt, on fait les rangs de petits ronds en passant l'aiguille de 1 en 2, de 3 en 4, et en repassant par les mêmes réseaux quatre fois. On passe une cinquième fois de 1 en 2, puis on passe par le centre du rond, et l'on sort en 3. On fait ensuite un nouveau rond en passant de 2 en 5, de 6 en 3 le même nombre de fois que pour le premier rond ; on finit de la même manière. Au bout du rang, on retourne l'ouvrage, et l'on fait le deuxième rang en passant de 7 en 8, de 9 en 10. On finit en passant du centre du rond en 9, et l'on fait le rond suivant en passant de 8 en 11, de 12 en 9. Quand il ne reste au bout des rangs que des demi-réseaux, on forme le rond en passant sous le cordonnet.

Je conseillerais, pour exécuter ces jours la première fois, de les faire, non sur une broderie, mais sur un morceau de tulle tout simplement ; de la sorte, il serait beaucoup plus facile de rapporter les réseaux du tulle au quadrillé des figures qui représente les réseaux. Une fois qu'on aurait compris le jour, on le ferait sans difficulté dans des compartiments de toute forme.

MODES.

Voici le moment du départ, mes chères demoiselles, et je vous vois toutes accourir pour me demander une toilette de voyage élégante et commode.

A pareille époque, l'année dernière, il m'en souvient, nous traitions à fond cette importante question, et conviée par vous à l'examen de vos caisses, je vous apprenais à distinguer l'essentiel du superflu.

Cette année, plus que jamais, vous devez simplifier le nombre des colis et laisser à Paris vos belles robes de taffetas ou de gaze. La mode exige absolument, à la campagne et en voyage, une très-grande simplicité, dans le choix des étoffes surtout.

Il est de très-mauvais goût de se promener sur la plage ou de gravir une montagne avec une robe de soie ou de mousseline : aussi Jodon a-t-il préparé, pour ces différentes occasions, des toilettes qu'il craignent ni l'humidité du sable, ni les ronces du chemin.

Ce sont des robes en toile de lin, couleur grise ou écru, à carreaux ou à rayures, qu'on ne prend même pas la peine de soutacher.

La jupe n'a d'autre ornement qu'une large bande rouge ou bleue, en mousseline de laine, placée au-dessus de l'ourlet. Le *zouave*, pareil, est également bordé et quelquefois doublé de laine de couleur. Une ceinture à bouts longs et larges complète cette toilette de plage.

Comme les jupes se font toujours très-longues, il est absolument nécessaire de les relever au moyen d'un porte-jupe Pompadour quelconque, lequel a le double avantage d'assurer les robes contre la poussière et la boue, et de laisser voir le jupon.

Or, le jupon, depuis quelque temps, a conquis une place importante dans notre toilette : d'accessoire qu'il était d'abord, il est devenu tout à fait essentiel.

En effet, il est permis de porter, par le mauvais temps, une robe de taffetas noir ou même d'alpaga qui accuse de longs services, mais c'est à la condition que le jupon sera irréprochable. Le jupon blanc est hors de cause et ne se met plus qu'en grande toilette. Je n'aime pas davantage ces jupons de lainage à fond gris, avec de grandes bandes rouges, bleues ou jaunes, dans le bas; mais en revanche je trouve aussi commode que charmante la jupe en poil de chèvre ou en reps, à rayures, soit blanc et noir, soit mauve et blanc.

Madame Foucqueteau, 43, rue de Mulhouse, l'orne, en ce moment, d'un ruban de taffetas noir, posé au-dessus de l'ourlet, non pas droit mais formant des dents aiguës et bordé en haut et en bas d'une petite dentelle de laine : c'est très-élégant quoique simple.

Sous ce jupon, nous ne savons rien de mieux que la dernière création de madame Foucqueteau, la délicate cage grise, aussi souple que légère, qui ne se salit point, ne se déforme point, et sera par conséquent un trésor pour les voyages.

Comme vêtement, ayez un manteau bien long et très-ample en drap léger, mais un peu chaud, qui pourra, au besoin, vous servir, la nuit, de couverture.

Les deux formes les plus commodes sont le collet et surtout le burnous arabe. Le modèle dont nous avons donné le patron, qui peut se mettre de deux façons, et se plier et se rouler facilement dans une courroie, est vraiment un vêtement précieux.

Le paletot ne se fait presque plus; on l'a remplacé par une jaquette en alpaga ou en drap, qui n'est autre chose qu'un paletot très-court, et rejette tout ornement. Piquée tout autour, elle est boutonnée devant et a très-bon air.

La maison Saint-Vincent-de-Paul, 43, rue du Bac, a fait pour les bains de mer un nombre incroyable de ces jaquettes, qui n'ont point encore paru dans les petits magasins de nouveautés, c'est dire qu'elles ont été jusqu'ici parfaitement portées.

Quant à la coiffure, si vous ne voulez ni du chapeau russe, ni de la petite cloche, vous avez le choix entre

le chapeau de crin *indéformable* et le chapeau en petite paille noire étroite.

Sur le premier, presque au bord de la passe, une grosse chicorée de taffetas, très-commode pour retenir le voile, et sur le second un simple ruban avec nœud.

Si vous tenez absolument, en cas d'occasions, à emporter une toilette élégante, je vous conseille celle-ci, que nous avons vue chez Virginie Vasseur :

Robe de grenadine, quadrillée; jupe ornée, au-dessus de l'ourlet, de bouillons formant des ondulations et surmontés d'une tête. Corsage décolleté avec fichu pareil. Manches larges, ornées de bouillonnés.

Pour soirée, une robe en taffetas bleu de Chine; la jupe ornée dans le bas d'un volant de vingt centimètres; au-dessus, six petits volants tuyautés, avec tête, et formant des ondulations. Tous ces volants sont découpés. Corsage décolleté avec draperies. Manches courtes formées de deux bouillons.

Maintenant que vos caisses sont bien au complet, il me reste, chères enfants, à vous souhaiter un bon voyage, beaucoup de plaisir et un heureux retour.

EXPLICATION DE LA PLANCHE BLEUE.

RECTO.

Dessin de nappe d'autel à exécuter au crochet ou au filet carré.

VERSO.

1, VOILE DE FAUTEUIL. Le même dessin, exécuté avec un petit moule et du fil fin, pourrait servir pour pelote.

2 et 3, ENTRE-DEUX.

4 et 5, DENTELLES.

6, VIDE-POCHE, qu'on peut exécuter de deux manières :

1° En cordonnet de soie noire, et alors on applique le vide-poches sur un carton recouvert de taffetas ou de satin de couleur, formant transparent.

2° Sur canevas, le fond au point de tapisserie, en laine ou en soie d'Alger, les motifs en perles; les fleurettes en perles blanches, les feuilles en perles noires ou grenat.

7, OMBRELLE à exécuter en cordonnet noir ou en fil d'Irlande. Au bord s'applique la dentelle n° 4.

8 et 9, ENTRE-DEUX.

10, ÉCRAN de cheminée. Ce grand écran, qui se monte sur un pied, peut, comme le vide-poches n° 6, s'exécuter au filet et s'appliquer sur un transparent de satin ou de moire, ou bien se broder en tapisserie avec perles.

11, POUFF ou tabouret de piano, ou dessus de guéridon.

12, 13 et 14, ENTRE-DEUX.

15, LAMBREQUIN.

Le petit motif qu'on remarque au-dessus du n° 14, peut se broder, comme semé, sur un fond de crochet tunisien, coussin, tapis ou couverture.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de jeune fille. — Robe de gaze de soie, jupe ornée dans le bas d'une ruche de taffetas, surmontée d'une haute grecque, également en taffetas ruché.

Corsage plat, rond, décollé carrément, et garni d'une ruche dans le haut. — Manche demi-large, bouillonnée, ornée de ruches, avec jockey dans le haut et parement dans le bas. — Chemisette plissée, en organdi. — Ceinture de taffetas avec nœud derrière et longs bouts. — Résille en lacet de soie. — Chapeau de paille d'Italie orné d'une grande plume et d'un bouquet de roses.

Toilette de jeune femme. — Robe de taffetas. Jupe unie, boutonnée devant. Corsage plat, ouvert en pointe avec col et revers garnis d'un ruban tuyauté. Manche large, très-ouverte, également garnie d'un ruban tuyauté. Col et sous-manches en mousseline. Chapeau de crin blanc, bavolet de blonde; sur le côté touffes de roses et de raisins noirs. Dessous assorti.

Toilette de petite fille. — Robe de gaze de Chambéry. Jupe garnie dans le bas d'un volant en biais, tuyauté et surmonté d'une ruche de taffetas. Corsage décollé carrément, avec chemisette plissée, terminée dans le haut par une ruche. — Pèlerine pareille à la robe, garnie de ruches. Résille en chenille.

PLANCHE DE LINGERIE.

1, MANTEAU D'ÉTÉ pour enfant, en piqué blanc brodé de soutache.

2, FILET EN LACET violet avec trois choux découpés sur le front et nœud de taffetas sur le côté.

3, TABLIER en nansouk avec bretelles ornées ainsi que les poches de garnitures tuyautées.

4, ROBE DE BAPTÊME en batiste d'Écosse, devant formant tablier, trois rangs de valenciennne, trois petits plis, un entre-deux de valenciennne, trois petits plis.

5, COL à revers en mousseline brodée, garni de valenciennne.

6, CHEMISSETTE à gros plis avec entre-deux de valenciennne entre les plis; ruche de mousseline autour du cou.

7, MANCHE de mousseline avec petits plis et valenciennne.

8, MANCHE de Mousseline à gros plis avec entre-deux de valenciennne.

Mosaïque

Moins on s'occupe des vices, des folies et des travers d'autrui, plus on assure le repos de sa propre vie.

DROZ.

Il n'y a personne qui soit tenu d'être habile; mais il n'y en a pas qui ne soit obligé d'être bon.

BALZAC.

L'amour-propre le plus habile fait beaucoup de fautes contre ses véritables intérêts.

VAUVENARGUES.

MÉTAGRAME.

Changez ma tête, et, sans avoir cherché, Vous trouvez la victime et l'objet du péché.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : Chaque jour porte sa peine.

RÉBUS

20
20
20
20
20



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Panquet

Volquart et Dupont Imp r de la Calandre 29 Paris

a. Verneil

Journal des Demoiselles
Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29^e année, Juillet 1861

Bruxelles Desterbecq Rue du Casino 20^{me} Porte Colonne

Ayuntamiento de Madrid

N^o VII.

Bruxelles Desterbecq Nieuwendijk Oor S. Nieuwe Straat

